

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

24^e ANNÉE

N^o 8

Aout 1881

Dieu devant le Sénat.

QUELS SONT NOS DEVOIRS ENVERS DIEU ?

Je voudrais, à propos de la discussion qui a eu lieu dans le Sénat (séance du 5 juillet), examiner la question de nos devoirs envers Dieu.

Et d'abord, avons-nous des devoirs envers Dieu ? Si oui, quels sont-ils ? Mais avant tout, il faudra expliquer ce que nous entendons par le mot Dieu, quelle idée nous nous en faisons, car, comme l'a fort bien dit M. Jules Ferry, dans sa réponse à M. Jules Simon, les devoirs varient suivant l'idée que l'on se fait de Dieu.

Il s'agissait dans cette discussion de la loi sur l'enseignement primaire obligatoire. Le projet du Gouvernement portait que la morale serait enseignée dans l'école, mais ne parlait pas de Dieu. M. Jules Simon a pensé que la morale ne pouvait être séparée de la question de Dieu et que ce « *bon vieux mot* » comme s'exprime M. Renan, devait avoir sa place dans la morale enseignée au jeune âge. M. Jules Simon a cru devoir, en outre, associer le nom de Dieu à l'idée de patrie, et il a proposé un amendement qui a été adopté à la majorité de treize voix et qui est ainsi conçu : « Les maîtres enseignent à leurs élèves leurs devoirs envers Dieu et envers la patrie. »

Une telle disposition, introduite dans la loi sur l'instruction primaire, a une immense importance. Le fait est des plus heureux pour la cause des progrès de la raison, de la libre-pensée et par conséquent pour la République. Ce qui nous étonne, c'est qu'au Sénat et dans la presse, on ne l'ait pas compris ainsi, et que ce soit le parti réactionnaire qui, au Sénat comme dans la presse, ait adopté et défendu l'amendement, tandis que le parti républicain, dans l'Assemblée l'a repoussé, et, dans les journaux, l'a poursuivi de ses sarcasmes, de sorte que l'impopularité du Sénat s'en est augmentée et aussi celle de M. Jules Simon.

Mais quel trouble faut-il donc qu'il y ait dans les esprits pour que les partis agissent ainsi en sens inverse de leurs principes et de leurs intérêts. Ici, c'est le parti clérical qui fournit l'arme dont on se servira pour détruire l'influence cléricale. Et c'est le parti et le gouvernement républicain qui repoussent cette arme ! C'est un ministre républicain, qui s'est illustré très

justement par sa fermeté, son zèle, sa persévérance dans l'œuvre de la laïcisation des écoles qui refuse de laïciser la notion de Dieu. M. Jules Ferry trouve dangereuse une telle situation faite à l'institution. Il veut que l'enseignement religieux soit laissé tout entier aux mains du curé, du catéchiste, dont c'est le métier. « On installe, dit-il, l'instituteur comme professeur de religion. Il y aura ainsi deux professeurs de religion, l'un l'instituteur, l'autre le ministre du culte. » Et le rapporteur de la commission, renchérissant sur le ministre de l'instruction publique, trouve, pour condamner la mesure cette expression pittoresque : « Vous faites du maître d'école, un prêtre laïque. »

Eh bien, Messieurs, c'est là qu'est la solution, et là aussi qu'est le salut. Ce n'est que lorsque vous aurez cent mille instituteurs et institutrices qui seront, pour les enfants des deux sexes, des instituteurs religieux, et en quelque sorte des *prêtres laïques*, que vous serez en mesure de vaincre l'armée cléricale. C'est déjà beaucoup que vos maîtres d'école soient admis à parler aux enfants de leurs devoirs envers Dieu. Soyez persuadés que, par cela seul qu'ils n'ont pas été élevés au séminaire et ne sont pas tenus de professer les dogmes de l'Eglise, ces braves gens parleront de la divinité plus raisonnablement que ne peut le faire monsieur le curé, obligé, lors même qu'il en penserait plus long, d'enseigner selon le catéchisme diocésain. Mais bientôt vous serez amenés à avoir, vous autres, *votre* catéchisme. Ce sera naturellement un catéchisme laïque, mais où vous ne pourrez vous empêcher de donner pour couronnement à la morale pratique une explication du monde et de la vie qui impliqueront une certaine notion de Dieu et de l'âme immortelle, car vous ne tarderez pas à vous apercevoir que la morale ne peut se borner à des maximes et à des préceptes, qu'il faut à l'enfant et à l'homme des motifs d'action et une sanction à ses actes pour le déterminer à faire le bien en préférant l'intérêt général au sien propre.

Or ces motifs et cette sanction, c'est à la religion à les lui fournir sous le contrôle de la philosophie et de la science. Vous ferez ainsi de la religion laïque, et cette religion sans dogmes, sans prêtres, sans mystères, sans miracles, sera celle de tout le monde, car il y a une religion de tout le monde comme il y a une morale de tout le monde.

Mais ne vous y trompez pas, Messieurs, il ne vous est pas permis de vous arrêter dans l'œuvre de décléricalisation que vous avez entreprise. Il faut aller jusqu'au bout ou risquer de perdre le fruit de tout ce qui a été fait, comme cela est arrivé après la table rase de la révolution. Aller jusqu'au bout, c'est reprendre à l'Eglise le *Pouvoir spirituel* pour le restituer à l'Etat, je veux dire à la nation, en faisant que chaque personne majeure soit à soi-même et son prêtre et son roi. Tant que vous laisserez à l'Eglise le privilège de l'enseignement religieux, vous n'aurez pas touché à son pouvoir spirituel. C'est l'éducation religieuse, dont elle a le monopole, qui lui livre les âmes et perpétue sa puissance sur les générations. Or ces

âmes qui lui sont livrées dès l'enfance, elle est impuissante à les conduire, à les diriger, à les féconder pour le bien, pour le vrai, pour le juste. Comment le pourrait-elle avec sa foi morte et vilipendée et son idéal divin arriéré de dix-huit siècles. — Aussi voyez, en l'absence d'une foi vivante et d'un lien religieux effectif, ce que deviennent les mœurs et les caractères ! Ah ! croyez-le, la moralisation ne peut venir désormais que de l'éducation laïque et c'est à la loi civile qu'il appartient de l'organiser. On ne refait pas les hommes faits, mais avec des enfants on fait des hommes nouveaux. Ce n'est pas assez d'enseigner à tous les petits à lire, à écrire, à compter, il faut leur apprendre à soutenir vaillamment les luttes de l'existence. Il faut non seulement leur enseigner leurs devoirs, mais les dresser à les remplir, devoirs de l'homme envers lui-même, pour construire son être futur, devoirs envers les autres, pour les aider à l'élever au degré de bien-être, de lumière et de moralité qu'il a atteint lui-même ; devoirs envers la famille comme fils ou fille, époux ou épouse, père ou mère ; devoirs envers la Patrie, envers l'humanité, envers Dieu !

Mais n'anticipons pas et abordons enfin notre sujet qui n'était pas de faire de la politique, — elle se fourre partout, — mais de rechercher quels sont nos devoirs envers Dieu.

Il est dans la vie des peuples des époques où la notion de Dieu se trouve obscurcie et comme perdue pour l'âme humaine. Nous vivons à une de ces époques. La critique a tué le miracle ; et la science moderne assure qu'ayant parcouru de part en part l'immensité des cieux, elle les a trouvés vides du monarque céleste, de son sceptre, de son trône et de son manteau bleu. Peut-être pourrait-on dire que le vrai Dieu n'est pas le Dieu du miracle, et que le Dieu monarque, incompatible avec l'harmonie des mondes, a fait son temps. Mais la réaction est telle de nos jours contre toute idée de Dieu qu'on ne veut rien entendre, et l'on est disposé à traiter de fous ou d'importuns ceux qui prétendent avoir quelque chose à dire sur la question. Et cependant le monde ne peut se passer de Dieu et l'esprit humain a besoin de s'en faire une idée qui le satisfasse. Quand l'idéal divin a cessé de répondre à ses aspirations, l'homme le rejette, et le moment où il s'est débarrassé du vieil idéal est précisément celui où commence à poindre l'idéal nouveau. En avant donc, c'est en montant vers la lumière, toujours, toujours plus haut que nous verrons Dieu !

Essayons cependant de nous entendre sur le mot *Dieu*.

Est-il vrai que ce mot n'appartienne qu'à la catégorie de l'idéal et qu'il ne recouvre qu'une vaine entité métaphysique ?

Il serait facile de prouver que le mot Dieu a toujours signifié, dans les conceptions philosophiques et dans les grands systèmes religieux, l'être élevé à la plus haute puissance, mais il convient, pour être plus positif et se garder de toute métaphysique, de mettre sous l'idée de Dieu une réalité parfaitement objective et tangible. Nous n'en connaissons pas de plus in-

contestable que l'univers matériel. Disons donc que le monde, l'univers, le *Cosmos*, pris comme l'ensemble des choses visibles, est à Dieu ce que mon corps est à mon être, à ma personne, à mon Moi conscient.

Ainsi quand je prononce le mot *Univers*, j'entends cette multitude innombrable d'êtres et de mondes dans leur diversité phénoménale, tandis que par le mot *Dieu*, j'exprime l'unité universelle, à laquelle mon esprit s'est élevé en constatant l'ordre et l'harmonie qui règnent dans l'immense *Cosmos*.

Et quand je parle ainsi, je ne puis être accusé ni de faire une hypothèse ni de créer une entité chimérique. Je constate un grand fait indéniable, celui de la coexistence de la diversité et de l'unité qui se voit partout, dans tous les corps, dans tous les êtres, dans tous les organismes et qui se retrouve dans l'univers pris dans son ensemble.

Comprenez-moi bien. Ce que je dis est bien simple et à la portée de tous : Il y a de l'unité dans le monde et il y a de la diversité ; en d'autres termes tout ce qui existe à la fois est *un et multiple*. Mais l'unité de la loi partout domine la diversité phénoménale et s'assujettit tous les rapports. Cette vue des choses qui se retrouve dans tout ce qui vit nous autorise à affirmer que l'unité universelle embrasse l'ensemble de l'universelle phénoménalité, qu'elle est la synthèse où viennent aboutir tous les rapports pour s'y harmoniser, et que cette unité synthétique est à l'univers ce que mon moi conscient est à mon organisme. Eh bien, c'est le concept de cette unité universelle que j'appelle DIEU.

Comment trouver une idée plus grande et en même temps plus positive ?

Nous étant entendus sur la définition du mot (et notre notion de la divinité est bien celle qui se trouve au fond de tous les systèmes, — nous n'inventons pas et restons dans la tradition du genre humain), il nous reste à déterminer le rôle de la fonction divine dans le monde, et à rechercher quelles sont nos relations effectives avec Dieu. Ce n'est qu'après cet exposé, que nous ne pouvons faire ici que très sommaire, et dans tous les cas, fort incomplet, que nous pourrions savoir si nous avons des devoirs envers Dieu et quels sont ces devoirs.

Faisons d'abord remarquer que notre vue des choses, qui consiste à poser la coexistence de l'unité et de la multiplicité au sein de l'universelle réalité, nous dispense de toute recherche dans le domaine de l'absolu, et aussi de l'hypothèse parfaitement inutile d'un commencement du monde. Nous ne disons de l'absolu et de l'infini qu'une chose, c'est que, par définition, ces deux termes excluent l'idée de commencement et de fin, et que si le monde qualifié d'infini est considéré comme la manifestation de Dieu ou de l'être conçu dans son absolu, cette manifestation doit être co-éternelle à la puissance qui l'a produite. Mais toute cette métaphysique est superflue lorsqu'on a sous les yeux le spectacle de l'univers et qu'on sait y voir, avec la science, la vie partout nourrissant la vie au milieu du branle nécessaire de la mort, et la création se faire incessante par la corrélation des forces, l'action

laborieuse des êtres, et l'échange de leurs produits au sein d'une communion universelle.

Car tout travaille dans le grand atelier de l'univers, et l'univers lui-même ne nous représente plus une monarchie, mais une immense république où tous les êtres ont leurs fonctions déterminées par les lois qui leur sont propres et où tous concourent selon leur nature, à l'œuvre éternelle de la création.

La création a un but, qui doit être profitable à tous et à chacun. Ce but c'est pour chaque être la perfection dans la plénitude de l'existence, et l'échelle de la vie, avec ses degrés innombrables, n'est pas autre chose que le chemin que tout être doit parcourir à travers bien des transformations et des renaissances pour s'élever à l'état divin. — L'existence pour les êtres arrivés à la sensibilité, comme le sont les animaux, même les plus inférieurs, serait une immense duperie si l'effort et la souffrance n'étaient pas payés par l'agrandissement de la vie, et si la voie douloureuse de l'existence n'avait pas pour couronnement ultime cet état divin, où l'être, après avoir conquis pas à pas toutes les puissances, se sent vivre dans tout ce qu'il est.

Si nous recherchons maintenant quelle est la part de l'homme dans l'œuvre de la création terrestre, nous trouvons tout d'abord que l'homme étant sur la terre le seul être en état de comprendre le but de la vie, est le seul qui soit appelé à y être le collaborateur conscient de Dieu et le seul responsable de ses actes devant lui-même, devant toute la création terrestre et devant la conscience de l'univers.

Mais l'univers lui-même, pris dans son unité synthétique et divine, est-il conscient ?

Oui, évidemment, puisque l'homme est conscient, que l'homme fait partie de l'univers et que toutes les qualités qui se trouvent dans l'analyse du tout doivent se retrouver dans la synthèse suprême.

Ainsi l'homme, dans son devenir progressif, s'étant élevé à la raison consciente, comme l'homme fait partie de l'univers, l'univers pris dans son unité universelle, qui est ce que nous appelons Dieu, possède la conscience, et cette conscience de l'univers, doit être en puissance comme le tout est à la partie. Or, on peut se représenter par la pensée ce que peut être la somme d'intelligence humaine par rapport à l'intelligence divine en comparant notre terre à l'immensité des cieux. Mais si l'intelligence de l'homme terrestre est bien faible comparée à celle que nous pouvons attribuer à Dieu, elle est de même nature. Il n'y pas une raison humaine et une raison divine. La Raison est une : deux et deux font quatre partout et toujours dans l'univers ; et comme il est donné à chacun de nous de communier par l'esprit avec la raison éternelle, chacun de nous est capable de ne faire qu'un avec Dieu dans la lumière et dans la vérité.

Ce que nous disons de l'intelligence et de la raison consciente, il faut l'entendre de toutes les qualités que nous possédons nous-mêmes. Toutes peuvent être attribuées à Dieu ; toutes doivent se trouver en lui — avec

tant d'autres sans doute qui nous sont inconnues — mais, toujours à l'état de perfection. L'unité universelle étant le point où convergent tous les rapports, toute vie s'y trouve à l'état de plénitude. Et c'est bien de Dieu ainsi compris qu'on peut dire qu'il est VIVANT. Quant à dire s'il est personnel, je l'ignore. Oserai-je appeler *Personnel*, l'être parfait, qui n'ayant rien à acquérir pour lui-même, ne travaille, sans se lasser jamais, que pour les êtres qu'il appelle au partage de toutes ses perfections?

Il suffit du reste de nommer Dieu de l'un de ses milles noms pour déterminer les rapports que nous pouvons établir avec la perfection suprême.

Les hommes l'ont toujours connu sous quelqu'un de ses aspects. Nous aimons à l'appeler *Le Moi conscient de l'Univers*, mais il a bien d'autres qualifications. Il a été dit justement *l'Eternel* et *l'Ancien des jours*, car étant celui qui est, il est antérieur à tout *devenir*. Comparé aux êtres particuliers il est *l'Etre suprême*. Comme puissance, il est le *Tout-puissant*; comme bien, il est le *Bien-suprême*; après s'être appelé le *Fort*, il s'est nommé de ce beau nom *Justice* (chez les Juifs) et *Bonté* (chez les Chrétiens).

Il est aussi *le beau et le sublime*; il se nomme également *Providence*. Il est *la loi des lois*; la *synthèse des synthèses*; le nom de père lui a été donné et celui de mère aussi. Enfin, partout il a été dit *le créateur* ou *l'ordonnateur* des mondes.

Créateur, il l'est certes, mais il ne le fut point, comme le dit la vieille théologie, à un moment donné du temps et une fois pour toutes. La fonction de création est éternelle. Dieu crée toujours. C'est en lui, au sein de l'unité universelle, que la raison et la vie s'unissent en des actes toujours renouvelés par des sources inépuisables. Mais l'unité serait stérile sans la multiplicité, et il faut à l'universelle production et à l'éternel renouvellement, la collaboration de tous les êtres, de toutes les pensées et de toutes les forces. Nous sommes tous « ouvriers avec Dieu » et il appartient à l'être raisonnable de le savoir, il incombe à l'homme social d'être responsable devant la raison divine de l'œuvre propre à l'atelier terrestre, dont il est le chef et l'usufruitier.

Il n'est pas une perfection divine qui ne suscite en nous le devoir de l'acquérir pour nous et nos semblables, mais tous nos devoirs envers Dieu peuvent se ramener à un seul, celui qui est exprimé par le mot *travail*, et qui a pour but et pour récompense le Progrès intégral, jusqu'au couronnement suprême qui est la perfection dans la plénitude de l'existence, ou, si l'on veut, la conquête de l'Etat divin. Elle ne se fait, cette conquête de la vie parfaite, qu'au prix de la lutte et de l'effort, un peu par le plaisir et la joie, mais bien plus par la douleur et la souffrance.

Quant à l'état divin ou à la vie parfaite au sein de l'unité suprême, il faut bien se garder d'y chercher le stérile repos du Nirvana ou l'inutile et fastidieuse béatitude des paradis anciens ou modernes. Non, ce n'est pas ainsi que nous deviendrons semblables à Dieu. Dieu souffre de nos douleurs,

se réjouit de nos progrès, et partage nos joies légitimes. Car il vit dans tout ce qui est, pour tout ce qui est, par tout ce qui est. Mais il est le travailleur infatigable, il produit toujours et introduit sans cesse du nouveau dans le monde — dont il modifie ainsi constamment l'état, sans aucun miracle et sans que l'ordre, qui est la raison même des choses, y soit jamais troublé. Imiter Dieu, c'est travailler sans cesse au progrès de tous les êtres, depuis les plus faibles et les plus infimes, pour aider à leur amélioration et les faire parvenir, par leurs propres efforts, au degré de vertu, de lumière et de vie où l'on est arrivé soi-même. Tel est notre premier devoir envers nos proches, envers tous nos semblables ensuite, puis envers nos frères inférieurs de l'animalité et toute la création terrestre. Ce devoir nous oblige à une collaboration active avec Dieu, et à vivre en harmonie avec les lois de la nature et les principes du monde moral. Or, c'est la mission par excellence de la religion de faire que le principe de la solidarité sociale embrasse tous les membres de l'humanité, et aille de l'homme-humanité à Dieu, unité suprême, source et terme de toute perfection. Cela a été dit très explicitement à ses disciples par le héros de l'Evangile en ces termes : « Soyez un avec vos frères (tous vos semblables) comme (moi Jésus, le type de la vie parfaite) je suis un avec mon père qui est dans les cieux ; » et encore dans ces paroles : « Aimez votre prochain comme vous-même et Dieu par dessus toutes choses ; » enfin : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

On le voit, si notre enseignement vient s'ajouter à celui de l'Evangile pour le compléter et lui donner plus de rationalité et de précision, il ne le contredit pas et pourra même servir à l'expliquer. (Nous le montrerons plus tard en expliquant les mystères chrétiens.) Mais il y a bien des recommandations faites par Jésus aux commandements de l'Eglise, et si nous aimons à nous rattacher à la pure tradition évangélique, nous tenons à déclarer que nous nous séparons absolument du catholicisme en ce qui concerne les devoirs de l'homme envers Dieu. Toutes ses vaines pratiques, y compris le sacrifice de la Messe, sont outrageantes pour la *Raison* et elles n'ont pas peu contribué à discréditer la religion et à déshonorer le nom de Dieu. C'est pourquoi avant tout, pour arriver à la paix religieuse et pouvoir s'entendre sur le mot Dieu, il faut commencer par rompre avec l'Eglise romaine, qui n'a rien de commun d'ailleurs avec la vraie doctrine évangélique.

Ch. FAUVETY.

Voyage d'un spirite dans le midi de la France

Lettre de M. Jaubert.

Parti de Paris, le 11 mai, nous avons pris à Limoges, la ligne d'Eymoutiers, pour aller serrer la main au docteur Dulac, homme

généreux, instruit, courageux, si grandement éprouvé dans les luttes de la vie; retiré à Valiaux, dans la montagne, il vit loin du monde, y est devenu la providence des cultivateurs de la contrée, guérit sans exiger quoi que ce soit; il donne même les remèdes, et par surcroît, la douce, la bonne, la divine croyance en la pluralité des vies. Le docteur Dulac agit sur ces fortes et rudes natures si arriérées, par la bonté, la charité, l'amour.

Avec l'homœopathie, et l'aide de nos guides, ce savant fait des miracles, au pays où personne ne va, où les moyens de locomotion sont primitifs; aussi, quelle salubre impression n'avons-nous pas emportée des quelques heures trop courtes, passées dans l'intimité de ce brave et digne docteur qui est la charité et la simplicité personnifiées. Cet élève reconnaissant d'Allan Kardec, envoie toute sa reconnaissance, à l'honorable veuve du Maître, qu'il vénère et aime de tout son cœur. Nous irons revoir ce solitaire, ce sage. Nous avons passé à Tulle, à Périgueux, où nous avons serré la main à nos F. E. C.

A Agen, nous avons trouvé, une trinité exceptionnelle, trois hommes dévoués à notre cause; M. G. Thomas, l'initiateur, l'ancien spirite, le chercheur, l'homme de tous les progrès; le fondateur d'une grande industrie, conseiller municipal de la ville d'Agen, estimé de tous les partis, bien connu des pauvres pour sa bienfaisance et pour ses bons conseils; chez lui nous avons trouvé la plus gracieuse hospitalité, et de délicates attentions de la part de Mme Thomas qui est un esprit distingué.

M. le docteur de Sainte-Marie, savant modeste, homme du monde, l'honnêteté incarnée, qui fait ployer ses convictions anciennes devant les vérités nouvelles qu'il a soumises à un critérium sévère; une vérité étant acquise, ce docteur la défend *urbi et orbi*, avec toute l'autorité acquise par ses études et ses relations. La *Revue* a inséré une remarquable poésie de M. de Sainte-Marie.

M. A. Ducom, ex-professeur, qui a formé des élèves très remarquables, classés et reconnaissants, est un lettré bien connu, un poète de *primo cartello*, un esprit délié et logique, qui, à Valence d'Agen, a osé, malgré les coteries et les sots propos, avouer franchement qu'il croyait à l'existence des Esprits; bien plus, il a exprimé ses opinions dans la *Revue spirite* de juillet dernier; ses articles ont été fort remarquables.

Mme A. Ducom, a bien voulu nous accueillir chez elle, avec une touchante bienveillance, ce dont nous la remercions, ainsi que la vénérable mère de M. A. Ducom.

Cette trinité, ces trois hommes, pendant de longs mois, par amour

du vrai, conduisirent chez Honorine Gignoux (le médium dont a parlé la *Revue*), toutes les personnes qui voulaient se rendre compte des phénomènes; les magistrats, des agrégés, des docteurs, des officiers supérieurs, etc., ont été convaincus ainsi de la réalité de l'existence des Esprits, ou d'une force intelligente qui se prouvait à l'aide d'Honorine. Au nom des spirites remercions cette trinité pour son dévouement à notre cause.

A Toulouse, nous fûmes reçus à la gare, par le vénéré M. J. Pommiès, le promoteur du spiritisme dans cette ville, président honoraire du Cercle de la morale spirite, M. Magat, actionnaire de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, M. Félix, président du Cercle, et M. Laforgue. M. Magat, et sa sympathique compagne, M. et Mme Pommiès, ont été on ne peut plus aimables pour nous; il y a de la joie à converser avec d'aussi dignes et de si braves gens.

Le 26, grande réunion, chez M. Magat, 36, rue du Béarnais, à laquelle les Spirites des environs avaient été conviés; la grande salle était comble. Après les prières, évocations, belles dictées, paroles de bienvenues adressées aux visiteurs, et incarnations à l'aide de Mme Magat, médium des plus remarquables, que l'on admire, lorsque les yeux fixés au ciel, elle parle en employant des expressions qui émeuvent; elle a une manière de dire, supérieure et pathétique; ses traits prennent une telle expression d'extase, qu'ils se transfigurent, que tout prouve dans ce phénomène d'incarnation, qu'il y a prise de possession des organes du médium, par des Esprits dont la supériorité est incontestable, dont Mme Magat serait incapable de reproduire le langage à l'état de veille.

M. P. G. Leymarie, a ensuite fait une conférence qui a duré une demi-heure, qui a paru intéresser les assistants; il a surtout fait appel à l'union de tous les spirites de Toulouse et des environs, pour préparer la voie à suivre, l'action commune en vue de l'avenir; craignant de trop retarder le départ de quelques spirites venus de fort loin, il a demandé que le médium Honorine donnât sa séance. Un orage terrible éclatait en ce moment, les coups de tonnerre se succédaient, et malgré la chaleur et l'état de l'atmosphère, cette séance de manifestations matérielles put intéresser nos amis, tous nos F. E. C., qui nous ont reçus avec tant d'amitié.

Nous aurions dû rester à Toulouse plusieurs jours, aller serrer la main à nos amis de Saint-Gaudens, de Lalande, de Fenouillet, de Peschbonieu, de Miramont, de Saint-Simon, etc., pour fédérer toutes ces

forces éparses et inactives ; nos engagements pris à l'avance, nous contraignaient malheureusement à partir.

Nous reviendrons dans le midi de la France, cette année, et de concert avec le bienveillant M. J. Pommiers, si éclairé, avec des partisans de la cause tels que M^{rs} Magat, Félix Petit, Faure, Cazelle Jean, Mme Vve Rousset, capitaine Fabre, Sabadie, Maylin, Aviragnet, etc. etc., nous parviendrons à organiser une Société centrale durable, vers laquelle convergeront tous les spirites de la contrée. Il faut que la solidarité ne soit pas un vain mot, pour nous tous, continuateurs de l'œuvre d'allan Kardec.

Nous remercions M. et Mme Magat, leur maison est le centre des réunions, elle a été la nôtre ; que Dieu la bénisse.

Le lendemain, vendredi, nous arrivions à Carcassonne : M. V. Tournier, le sympathique écrivain spirite, vint au-devant de nous ; à neuf heures et demie, nous étions chez M. Azerm, capitaine de gendarmerie en retraite, qui avec M. V. Tournier, se fit notre cicérone pour nous faire visiter et admirer la *Cité de Carcassonne*, la ville de guerre antique, si remarquable, qui a conservé ses fossés, ses murs d'enceinte, son château, ses rues. son église qui est une merveille, exactement comme au moyen-âge. Nos amis sont de véritables archéologues, et comment ne le serait-on pas, lorsqu'on peut chaque jour, interroger ce joyau du passé qui a ce nom célèbre : la Cité de Carcassonne.

Nous déjeunerons chez M. Jaubert, vice-président honoraire du tribunal de cette ville, le célèbre médium dont tous les spirites connaissent les fables : quelle honnête, quelle belle physionomie ; les traits de ce magistrat reflètent son âme. Mme Jaubert est une dame gracieuse, qui fait les honneurs de sa maison, avec affabilité et simplicité, avec l'urbanité spirite. M. Jaubert nous adresse la lettre suivante qui intéressera nos lecteurs, nous en sommes certains :

« Vous me demandez le compte-rendu de ce qui s'est passé chez moi, lors de votre passage à Carcassonne, le voici :

Vous m'avez présenté la jeune fille Honorine, elle parle la langue patoise et s'explique à peine en français. Education nulle.

Elle m'a déclaré qu'elle obtenait des coups frappés quand elle était couchée dans un lit, elle a même ajouté que, parfois, et dans cette situation, le lit se déplaçait et s'agitait sur ses roulettes.

Ces précisions m'ont porté à bien observer, du reste c'est mon habitude, mais dans cette matière on ne prend jamais trop de précautions.

J'ai conduit la jeune fille et vous dans une chambre, il va sans dire que ni vous ni elle n'y aviez jamais pénétré.

Il était midi, nous étions donc en pleine lumière.

Devant moi et devant plusieurs personnes, Honorine s'est couchée tout habillée, elle était recouverte d'un drap de lit et d'un couvre-pied, sa figure était à découvert, elle paraissait somnolente, aucun mouvement dans tout son corps, si elle avait agi, nous l'aurions tous facilement constaté.

Tout-à-coup nous avons entendu des coups frappés *sur le bois du lit*. Ces coups étaient violents et secs. Je ne puis mieux les comparer qu'à des coups d'un marteau rapidement dirigé par la main d'un homme vigoureux.

Ces coups étaient-ils le produit d'une intelligence ?

On a demandé à l'Esprit, si Esprit il y avait, d'imiter le pas, le trot et le galop du cheval. Par coup frappés l'imitation a été parfaite.

Plusieurs chansons ont été chantées. — Les coups frappés accompagnaient l'air note pour note. Le tambour d'une musique de régiment n'eût pas mieux fait.

Tous ces coups, je le répète, retentissaient sur le bois du lit, et amais je n'en avait entendu d'aussi vibrants.

Je demandai en latin si l'Esprit pourrait répondre à ma question. L'Esprit frappe deux coups, ce qui, selon nos conventions voulait dire oui.

Je demandai en français si l'Esprit voudrait frapper autant de coups qu'il y avait de lettres dans le mot quatre.

L'Esprit frappa 6 coups. — Je demandai en français si l'Esprit voudrait frapper autant de coups qu'il y avait de lettres dans le mot quatre *écrit en latin*. — L'Esprit frappa *sept coups*, ce qui est exact.

Immédiatement un de mes bons amis, bien connu dans le monde spirite, et digne de tous nos respects, l'ami Tournier posa une question en italien. Les coups se firent entendre. Nous comptâmes *lettre par lettre* ; et la réponse arriva en italien.

Tournier persista, fit une seconde question, et en *italien* et toujours par coups frappés, le mot de Cambronne fut écrit.

Que le lecteur me pardonne ; mais je tiens à l'exactitude.

Tout ceci a duré plus de deux heures en présence de Madame Jaubert, de mon fils aîné, et de quelques amis intimes. Chez moi le compère n'est pas possible.

Et possible, on l'aurait facilement découvert.

C'était en 1854. Sous la main de deux jeunes filles de 14 à 15 ans, de *tous bien connues*, un guéridon s'agitait, frappait des coups, et lettre par lettre donnait des pensées. Le bois ne pense pas ; et cependant je

ne croyais pas. Je suis un peu comme saint Thomas ; et je ne blâme pas ceux qui me ressemblent.

« Il y a là un Esprit me dit-on. » Soit, répondis-je ; voulez-vous me permettre de l'interroger ? J'interrogeai l'Esprit en latin ; plusieurs phrases furent échangées... et il me répondit en bon latin.

Je fus frappé et je compris que je devais étudier, observer... j'observai, j'étudiai avec persistance, et depuis cette époque j'ai constaté plusieurs fois le même phénomène.

J'en ai vu et obtenu d'autres plus remarquables encore ; et qui ne sont pas des miracles. Je les ai vus tantôt chez mes amis, tantôt chez moi, en plein jour.

Honorine produira-t-elle à Paris ce qu'elle a produit à Carcassonne, je ne l'affirme pas. Les morts viennent quand ils peuvent et quand ils veulent. Nous ne lançons pas contre les morts des mandats d'arrêt.

Que les incrédules cherchent comme nous.

Le spiritisme est un progrès pour l'humanité. Il repose sur une base certaine : *les faits*, et ces faits se produisent sur tout le globe. Il tranche la question, toujours débattue, de l'immortalité de l'âme ; il console et il rend meilleur.

Aujourd'hui la pensée est libre... il nous est permis même de bien faire ; on ne brûle plus.

J'aime la critique ; elle met la vérité en lumière ; la critique injuste nous fortifie. — Nous croyants, nous convaincus, obéissons à notre conscience. Dieu fera le reste.

Pour vous, monsieur Leymarie et pour tous nos frères, affectueux souvenirs.

Pour madame Leymarie, de la part de madame Jaubert et de la mienne, respectueuse amitié. Pour madame Allan Kardec, ma vénération.

Je vous serre la main : adieu. Selon vos désirs, vous pourrez insérer ma lettre dans la revue. » JAUBERT (*Vice président honoraire*).

Le vendredi soir, 27 juin, nous arrivions à Coursan (Aude) ; des voitures et des amis nous attendaient ; M. Prax, de Béziers, M. Delort de Narbonne, M. Pierre David, de Salles d'Aude, et M. Rouvière fils, chez lequel nous devons être accueillis avec tant de bienveillance et de fraternité, avec une cordialité franche et naturelle par notre bonne sœur M^{me} Rouvière et sa famille ; tous les spirites de la ville et ceux de Fleury sont venus pour nous donner gaiement l'accolade.

Le lendemain, 28 mai, séance très remarquable chez M. Rouvière ; le soir, à la mairie que le chef de la municipalité avait mise

gracieusement à notre disposition, conférence par M. P. G. Leymarie, devant 300 personnes, autant que la salle avait pu en contenir ; nos explications sur le Spiritisme, avaient, paraît-il, convenu aux auditeurs, surtout aux non spirites, puisqu'ils ont demandé une deuxième Conférence.

M. Delort, de Narbonne, très habile magnétiseur, avait avec lui une mignonne personne âgée de douze ans, sujet remarquable avec lequel, à l'issue de la conférence, il fit toutes sortes d'expériences magnétiques : attraction, double-vue, catalepsie, extase, interrogations pour les maladies ; M. P. G. L. fit remarquer à l'assistance, dans une courte dissertation, que, chacun pouvait, par l'étude, arriver à magnétiser ainsi, et parvenir à soulager les maux de ses semblables. En somme, séance utile à tous les points de vue.

Dans la journée, nous avons rendu visite, à nos amis de ce beau pays si florissant ; nous avons causé avec Mlle Elise Arnaud, charmante personne bien connue de nos lecteurs. Mme Prax, et l'une de ses amies, dame honorable, étaient arrivées exprès de Béziers, pour nous souhaiter la bienvenue.

Nous reviendrons dans cette contrée, revoir Mme Rouvière, notre sœur, sa famille si aimable, et M. Rouvière, futur conférencier s'il le veut et s'il en prend l'initiative, car il est très intelligent et expose ses idées avec facilité, une rare vigueur ; nous désirons aussi serrer la main, à nos F. E. C. de Marcorignan, de Narbonne, de Coursan, de Salles-d'Aude et Fleury, où se trouvent tant d'éléments pour un groupe central du spiritisme dans cette région.

Le dimanche matin, à cinq heures, nous dûmes aller à Béziers : une dépêche nous obligeait, quoique fatigués, à aller demander au sous-préfet qui arrivait de voyage, la salle de la mairie que le premier magistrat municipal ne pouvait nous donner sans une autorisation ; M. le sous-préfet, très galant homme, était obligé d'en référer au préfet et ce dernier au ministre.

Or, comme deux cent spirites, et plus, attendaient une conférence pour trois heures de l'après-midi, il était dix heures du matin, nous nous présentâmes au vénérable de la loge maçonnique, qui, devant nos titres de Rose-Croix, et le sujet de notre conférence, nous autorisa à nous servir de sa loge, salle superbe pouvant contenir cinq cents personnes. Nos F. E. C. en se présentant, répondaient au concierge, qu'ils venaient assister à une conférence spirite ; l'entrée leur fut refusée, vu l'émotion des Francs-Maçons qui récusent Dieu, qui n'ont pas voulu dans leur rang un homme des plus estimables, Gustave Fonze, parce

qu'il est médium guérisseur; ils craignaient aussi les attaques des journalistes.

Nous rassurâmes les Francs-Maçons, promîmes de ne pas prononcer le mot spiritisme, et la salle fut bientôt comble. Nous rendîmes tout d'abord hommage à la Maçonnerie qui nous accueillait, et retraçâmes à grands traits, sa mission dans le passé, son objectif actuel, qui est : l'aide de ses semblables, leur instruction et leur éducation; nous parlâmes du Familistère de Guise et de ce qui s'y produit comme travail, coopération, association, développement intellectuel de l'enfance; nous fîmes alors intervenir M. Godin le fondateur du Familistère, comme spiritualiste, pourquoi il l'était, quelle était la base scientifique de sa croyance en l'immortalité de l'âme, en une intelligence suprême que les Maçons avaient nommée : le grand architecte de l'univers, sa foi certaine en la pluralité des existences. Nous expliquâmes que nous ne savions pas tout, que les études des rois de la science nous prouvaient que nous étions sans cesse dans l'invisible, aussi bien sur la terre qu'en fixant nos regards dans l'espace, et nous en tirâmes les conséquences les plus larges. Sans prononcer le mot spiritisme, *ce grand coupable*, tout ce qu'il comprend fut esquissé à la satisfaction des spirites, et même des Francs-Maçons, qui, après la séance qui avait duré une heure et demie, nous demandèrent d'autres explications.

Cette causerie familière, engagea les Maçons à nous prier de leur faire une autre conférence pour compléter ce sujet, ce que nous avons promis pour notre prochain voyage à Béziers (1).

Tous nos amis s'étaient ensuite rendus chez M. et Mme Prax, dont l'obligeance est sans borne, dont l'hospitalité est si douce à recevoir, qui sont le dévouement personnifié à la cause qui nous est chère. Madame Prax est médium guérisseur, elle est médecin de l'âme et du corps.

Nous y avons reçu l'accolade fraternelle de tous les membres des groupes suivants : groupe de Mme Prax; groupe de M. Cazals Jean; groupe Jean Bassal; groupe de Maraussan-les-Béziers; groupes de Sauvian et de Sérignan. Que de braves gens et de bons amis, il y avait là, réunis pour fraterniser. Nous reviendrons dans cette contrée pour consacrer un jour à chaque groupe, pour causer plus amplement de tout ce qui nous intéresse.

Le soir, séance chez l'une de nos sœurs, avec Honorine et le sujet

(1) Une collecte faite pour les pauvres fut assez abondante pour prouver aux francs-maçons auxquels elle fut remise, que les spirites pratiquaient largement la charité.

de notre bon ami, M. Delort qui ne vit que pour répandre la bonne nouvelle.

Le lendemain, 30 mai, nous étions à Sauvian, chez madame Ischié, si gracieuse pour tous, si bonne; après, avec M. Mas Joseph de Maraussan et son groupe, M. Rossignol de Sauvian et les spirites de cette localité, ceux de Sérignan, nous eûmes une séance bien extraordinaire. MM. Rouvière et Prax étaient avec nous.

L'Esprit Théophile ne donnait que des manifestations anodines, lorsque nous priâmes un jeune homme, à la figure régulière et sympathique, médium du groupe de Maraussan, d'adresser quelques demandes à l'Esprit, ce qu'il fit immédiatement.

Ce médium qui ne sait ni lire ni écrire, possède cette faculté rare, de lire sur une feuille de papier blanc immaculée, toutes les réponses données par les Esprits, même les demandes qu'on leur adresse. Médium guérisseur, sur sa feuille blanche, comme médium voyant et auditif, il voit ce que les Esprits ordonnent, (les plantes et leurs couleurs) tout ce qui est nécessaire aux guérisons.

Par le même mode, ce médium entama un dialogue étrange avec l'Esprit de Théophile, lui révélant des phases de son passé, au quinzième siècle, révélations que l'Esprit confirmait en tous points, avec oie, par des manifestations étonnantes, précises, irréfutables.

Nous étions muets, attentifs à cet échange de pensées, à ce dialogue du plus vif intérêt; si l'Esprit guide du médium de Maraussan inscrit les images sur le papier immaculé, lui fait entendre sa voix par un moyen que nous ne connaissons pas, il n'est pas moins vrai qu'il y avait là, une profonde affinité entre les Esprits et les deux médiums puisqu'ils se comprenaient si bien.

Un orage (un par jour, dans cette région et pendant notre voyage) a éclaté, violent, l'eau tombait à torrents; rentrés à Béziers à sept et demie du soir, par une pluie battante, une soirée qui devait avoir lieu au groupe de notre frère Jean Bassals, a été presque impossible par ce temps qui fatiguait et énervait.

Ce temps nous a séparé de nos frères de Maraussan, ce que nous avons bien regretté; tous nous sont sympathiques.

Nous reprendrons avec courage ce qui a été interrompu, car, des voyages qui vous surmènent ainsi, se lever tôt, se coucher tard voyager sans cesse, c'est s'enfièvre et se rendre presque impuissant. Nous avons commencé la fédération d'un groupe central à Béziers, exactement comme l'indique un article du *Messenger* que nous donnons ici daté du 1^{er} juillet 1881. (*A suivre*) P.-G. LEYMARIE.

Neuvième anniversaire du *Messenger*.

Depuis neuf ans le *Messenger* lutte pour le bon combat contre l'ignorance et les préjugés, contre le parti pris des adversaires du Spiritisme qui le veulent discréditer par la calomnie.

Par cette lutte notre journal s'aguerrit; il développe en ses lecteurs : le sens du vrai, la perception de l'avenir, des idées pratiques et sages qui s'étaient sur des principes immuables.

Les rédacteurs du *Messenger* trouvent aussi cet avantage considérable, d'être en communion d'idées avec des F. E. C. qui leur envoient des appréciations, des remarques judicieuses, très souvent de beaux et bons articles que le journal reproduit pour la satisfaction de qui le lit; l'on a beau être désintéressé matériellement, chacun des rédacteurs veut une part de bénéfices, *quand même*, et ce sont les relations de sympathie et les amitiés solides qui le donnent, ce bénéfice moral que rien ne paie.

Continuez donc votre confiance à notre feuille bi-mensuelle, ô vous qui êtes nos amis fidèles; aidez-nous résolument à bien remplir notre œuvre, le mandat que nous avons accepté avec joie, quelque pénible qu'il fût, et nous serons récompensés.

La diffusion des vérités pour lesquelles nous guerroyons, leur acceptation par un plus grand nombre d'intelligences, n'est-ce pas la victoire de qui persévère et agit contre l'indécision et l'indifférence?

Pour continuer avec plus d'efficacité notre mandat, lecteur, vous qui possédez, seconde nous matériellement et moralement; amenez-nous de nouveaux abonnés, qu'ils soient assez nombreux pour nous donner les moyens d'agir avec toujours plus de succès, de creuser constamment davantage le sillon dans lequel, avec l'aide de Dieu, des bons Esprits et de nos chers collaborateurs, nous continuerons à semer la bonne nouvelle.

Aujourd'hui, de nouveaux soldats du Spiritisme entrent dans la lice; ce sont des conférenciers, chargés, au nom de tous, de porter dans les centres où se trouvent nos amis, des paroles de paix, de concorde, d'amour.

Désirons que les orateurs ainsi désignés aient assez de savoir, de talent, pour lutter à armes courtoises, mais avec énergie, contre les assertions erronées des sectaires de tous ordres.

Prendre corps à corps l'argumentation de ses adversaires, en faire justice sans employer des épithètes déplacées, rester poli, ferme et fort, telle doit être la règle des orateurs spirites.

Sans prétendre donner des leçons à celui qui ne sait se maintenir dans les limites imposées par l'éducation, nous devons l'exemple de la courtoisie à qui ne sait qu'injurier.

Puisse cette campagne, entreprise sous l'instigation généreuse de M. J. Guérin, produire les résultats suivants: 1° Union intime des groupes d'une ville, et d'une province par leur fédération;

2° Cotisation payée par chaque membre de cette fédération afin d'avoir un local assez vaste pour recevoir tous les fédérés;

3° Par l'initiative individuelle et collective, mettre la fédération des groupes à même d'être propriétaire de sa salle de réunion et de conférences;

4° Décider que tous les quinze jours ou tous les mois, les présidents des groupes, ou les délégués de ces groupes apporteront au foyer central le résultat des travaux de ces groupes, pour les soumettre au contrôle, pour les diriger sagement et avec prudence;

5° Exiger en principe que, dans la discussion, chacun fasse abstraction de ses idées personnelles, et n'envisage que le bien de tous, la marche régulière de la cause: la bienveillance, l'urbanité, la charité spirites seront la note, le diapason de ces réunions fraternelles;

6° S'entendre aussi pour créer dans ce local des conférences, une bibliothèque qui puisse répondre à toutes les nécessités d'instruction et d'éducation des enfants, des adultes, des personnes âgées et studieuses;

7° Ouvrir gratuitement cette salle à tous les hommes de bonne volonté instruits qui, s'appuyant sur le spiritualisme, s'intéresseront au relèvement des intelligences, à l'éducation populaire, à l'enseignement théorique et pratique de la sociologie, de la science, des arts.

Ce programme est vaste, et, pour le remplir, les efforts de la collectivité des hommes de bonne volonté est nécessaire, indispensable, partout où se trouvent des réunions d'adeptes; puis, ce centre servirait de point de repère aux chercheurs, aux novateurs, et de là jailliraient des idées heureuses dont on pourrait faire l'application dans les associations de nos spirites fédérés.

Puissent ces projets se réaliser au gré de nos vœux: c'est un souhait.

La rédaction du *Messenger* offre sa gratitude à ses lecteurs fidèles, avec lesquels elle sympathise par le cœur et par l'esprit.

NOTA. — Cet article à nos lecteurs était terminé, lorsqu'est survenu un événement qui constitue, pour le *Messenger*, une perte bien sensi-

ble : M. Hauck, du comité du *Messenger*, s'est dégagé de la matière le 19 juin à huit heures du soir.

Après notre ami Long-Pretz, un second membre de notre comité nous quitte, et ce sont là deux pertes dont nous sentons tout le poids.

Ces deux Spiritistes honnêtes et courageux laissent dans nos rangs un vide qu'il nous sera difficile de combler, mais Dieu y pourvoira, et nous devons être encore plus dévoués et plus énergiques.

Nos amis Long-Pretz et Hauck veilleront sur nous : ces défenseurs si résolus de notre doctrine seront en esprit avec le *Messenger*, ils l'inspireront et le guideront, pour le bien de la cause qui nous est chère.

La Rédaction.

M. Adam, du comité du *Messenger* a prononcé ces paroles :

Notre ami M. Frédéric Hauck, dont nous accompagnons ici la dépouille mortelle, nous a laissé ses dernières volontés écrites de sa main, dans lesquelles se trouve la clause suivante :

« Je désire qu'on ne fasse pas de discours à mon intention sur ma tombe ; un frère en Spiritisme y prononcera la prière des Esprits repentants contenue dans l'Evangile d'Allan Kardec. »

Ces dernières volontés, Mesdames et Messieurs, nous les respecterons en ne faisant pas de discours, quoique plusieurs amis se soient offerts.

..... Mais, Ami Frédéric, je vous adresserai au nom de vos amis ici présents, quelques paroles qui sont l'expression des sentiments de nos cœurs, sentiments que la langue ne peut rendre que bien imparfaitement.

Ami Frédéric, vous qu'une santé faible faisait souffrir depuis longtemps, venez nous aider à supporter comme vous, avec résignation, les épreuves et les difficultés de la vie.

Vous qui avez consacré la majeure partie de votre temps à la propagation de la vérité religieuse et de l'enseignement moral, venez nous inspirer lorsque nous sommes assez heureux pour consacrer quelques instants à ce travail.

Venez à nous lorsque nous avons à lutter contre la malveillance et l'erreur, enseignez-nous à les combattre avec modération et charité, comme vous l'avez fait si souvent par le journal le *Messenger*.

Ami Frédéric, venez à nous à l'heure de la prière, venez nous aider à adorer Dieu en esprit et en vérité comme vous l'adoriez vous-même.

Se conformant au désir de notre frère Hauck, M. Adam lut ensuite la prière des Esprits repentants, mais cette lecture achevée, il ne put s'abstenir de dire ces quelques mots :

Mesdames, Messieurs,

Nous sommes persuadés que le désir exprimé par notre ami que l'on prononcât cette prière sur sa tombe, a été dicté par la délicatesse de ses sentiments, car nous, qui l'avons particulièrement connu, nous avons pu apprécier combien sa vie a été honnête et respectable : notre conviction est que sa délicatesse de conscience et sa modestie lui ont fait attacher une grande importance, une gravité réelle à des fautes légères.

*
* *

On annonce d'Alger la mort de Louis Jourdan, un des fondateurs et pendant plus de trente ans l'un des rédacteurs du *Siècle*, un vénérable et utile serviteur de la démocratie qui était spirite de cœur. La *Revue spirite* a rendu compte dans le temps de son ouvrage : *Les prières de Ludovic*, qui est une profession de foi des plus explicites à l'égard du principe de la réincarnation,

~~~~~

**Phénomènes de Magnétisme lucide, clairvoyance, double vue, attraction lunaire, etc.**

(Voir Revue de juillet 1881).

(Suite).

Le médecin et moi étant restés toute la nuit dans une pièce voisine, nous vîmes avec bonheur le soleil se lever, et l'heure indiquée passer sans aucune alarme. Après un quart d'heure environ, le prince L. accourut disant que sa femme s'était évanouie ! Les accès étaient en effet effrayants : à peine revenait-elle à elle, qu'elle perdait encore connaissance. Cela dura à peu près deux heures. Comme nous avions observé le lever du soleil, nous avons pu nous convaincre que l'heure prédite était exacte : c'était ma montre qui avançait.

Dans ce temps là j'étais fort jeune et très amoureux. L'idée me vint une fois de prier ma tante de tâcher de voir ce que faisait l'objet de mes soupirs, qui demeurait dans le chef-lieu de notre province, à quinze ou dix huit milles de la campagne où nous étions. Comme nous ignorions tous les deux dans quelle direction se trouvait la ville en question, je la priai de regarder tout droit jusqu'à ce qu'elle rencontrât le chemin de poste, que je lui faisait suivre de station en station jusqu'à la ville voulue. Là, il me fut facile de la diriger à travers les rues jusqu'à la maison habitée par la jeune fille. Elle la trouva au salon faisant la lecture à sa mère qui tricotait assise dans un fauteuil.

Elle me dépeignit la toilette de la demoiselle, toilette que je connaissais; elle me fit la description du salon ainsi que des personnes qui s'y trouvaient et qu'elle n'avait jamais vu, le tout très bien. Je la priai de chercher à voir le titre du livre qu'on lisait haut dans ce moment. Elle eut beaucoup de difficulté à faire ce que je lui demandais. Elle finit cependant par me dire que le titre se trouvait au haut de la page, et elle le lut. Me trouvant bientôt après moi-même chez ces dames je pus vérifier qu'en effet le livre indiqué avait été lu tout haut par Mlle X à sa mère.

Pour achever le récit de ces souvenirs je vais citer deux faits, les plus extraordinaires; je les ai conservés pour la fin, ou comme on dit vulgairement, *pour la bonne bouche*.

Un jour le prince L. vint nous dire : Quelle chose singulière ma femme m'a racontée aujourd'hui, lorsque j'étais à prendre mon déjeuner auprès d'elle. — « Je vais te déclarer une drôle de chose, me dit-elle. Figure-toi que cette muraille me paraît transparente; je vois derrière elle la femme de chambre qui repasse du linge. Puis je vois ton cabinet, ensuite la cour, le jardin, des champs, des bois, encore des champs, des rivières, des villages, et ainsi de suite tous les jours en ligne droite jusqu'à une mer sur laquelle il y a beaucoup de vaisseaux qui se battent, je crois. Les uns sont montés par des gens habillés de rouge, et les autres vaisseaux, sont d'une forme, comme je n'en ai jamais vu nulle part en Europe. » Je dis au prince d'inscrire la date et l'heure, en attendant les événements. C'est ce que nous fîmes, et notre notice fût serrée dans un petit tiroir secret d'un bureau antique qui était là. Au bout de quelques temps les journaux nous apportèrent la description d'une grande bataille navale, entre les Anglais et les Chinois, bataille gagnée par les Anglais et à la suite de laquelle un traité de paix permit aux Anglais de s'établir dans les ports chinois. On sait qu'auparavant les Chinois n'acceptaient pas les Européens chez eux. En tenant compte des différences des heures, entre le Céleste Empire et nous, la bataille avait eu lieu juste le jour et à l'heure de la vision.

L'autre fait a rapport à l'attraction lunaire et il est tellement extraordinaire que je n'oserais pas le raconter, si je n'avais des témoins vivants encore.

La princesse H. L. aimait à se mettre devant la fenêtre pendant la pleine lune surtout, disant que ses rayons la réchauffaient et lui procuraient un bien-être délicieux. En fixant la lune elle tombait dans une espèce d'extase, et il lui était impossible d'en détourner les yeux. Un

soir, nous étions cinq ou six personnes chez elle pendant la pleine lune, le temps était beau et les rayons lunaires entraient clairs et limpides dans la chambre, ils enveloppaient ma tante tout entière, car elle s'était fait rouler devant la fenêtre. Elle nous dit de nous asseoir et de rester tranquilles, sans lui parler ni l'interrompre quoi qu'il en arrivât; à ce prix elle nous promettait une représentation amusante. J'ai dit au commencement de cet écrit qu'elle était couchée sur une chaise longue, les jambes paralysées et pliées aux genoux. Comme elle est très petite, elle n'occupait que la moitié de cette couchette; l'autre moitié restait vide. Après avoir obtenu notre promesse de ne pas la déranger, elle croisa ses bras sur sa poitrine et fixa la lune dont les rayons, comme je l'ai dit, l'enveloppaient complètement. Ses yeux prirent une expression d'extase, et un sourire de béatitude illuminait son visage. Au bout de huit à dix minutes, elle se souleva, les bras toujours croisés sur la poitrine et sans déplier ses jambes paralysées, elle glissa lentement le long de sa couchette se rapprochant de la fenêtre. Je m'effrayai en la voyant arriver au bout du canapé, et craignant qu'elle ne tombât par terre, je la saisis par les épaules. Le charme était rompu et nous la remîmes sur ses coussins. Dans son état habituel, non seulement elle ne pouvait se soulever, ni même se retourner, sans être aidée par quelqu'un.

Après plus de dix ans de maladies compliquées, en 1848, elle changea de médecin et en 1849 elle partit pour l'Orient. Petit à petit le nouveau médecin parvint à couper les sommeils, les clairvoyances, il changea le système de traitement et le climat aidant, la princesse revint à la santé,

Je me souviens encore, que, dans une circonstance dont les détails m'échappent à présent, la princesse H. L. en état de veille, nous dit, que chacun de nous avait une auréole lumineuse autour de la tête, mais d'une teinte différente, variant de l'orange très vif au jaune très pâle. C'est assez naturel, car nous savons que les fluides qui émanent de nous, sont de nature aussi variés que le sont nos caractères et nos degrés d'avancement, que le sont même nos actions morales qui provoquent l'émission de ces fluides. Or ces fluides sont plus ou moins lumineux pour les voyants.

Dans ce récit de mes souvenirs de jeunesse, ce qu'il y a de remarquable, ce sont les détails que notre malade donne sur l'âme, sur le périsprit, sur ses relations avec d'autres Esprits, etc., tellement conformes avec les idées spirites d'aujourd'hui, que lorsque j'étudiai *Le livre des Esprits* j'y trouvai des détails psychologiques que je connaissais

déjà, bien que cette fois ils fussent plus clairement et mieux formulés. Bien entendu, les quelques phrases de la princesse H. L. que je viens de reproduire ne sont qu'un faible extrait des explications psychiques qu'elle nous donnait. Après quarante ans, il est difficile de se souvenir avec précision de toutes les paroles qu'on a entendues dans l'espace de quatre ou cinq ans, et j'aurais craint d'altérer la vérité, en citant ce qui n'est pas assez présent à ma mémoire. Le peu que j'en ai rapporté peut donner l'idée du reste. Aujourd'hui, je puis assurer que ces clairvoyances étaient, le plus souvent, à peu près un cours de spiritisme, ou plutôt une classe préparatoire aux études psychologiques.

Comte Henri STECKI.  
à Romanow (Russie)

Ce fait d'attraction de la lune prouvé d'une manière tellement palpable et incontestable, explique comment il se fait, qu'il y a des personnes qui en dormant marchent sur les toits, sur des gouttières, sans perdre l'équilibre et tomber. Je suis convaincu que si la princesse H. L. avait eu l'usage de ses jambes, elle eût fait la même chose.

---

### Le spiritisme en Norwège.

*Christiansund, 1881, cher F. E. C.* Ici notre science avance sans bruit ; un excellent médium, écrivain mécanique, qui écrit avec les deux mains, s'est développé, on entend de la musique, des instruments à cordes dans une chambre où ne se trouvent pas ces instruments, le piano joue de lui-même. A Bergen d'où je suis venu il y a peu de temps, j'ai trouvé des médiums dessinateurs qui travaillent avec les deux mains, dans l'obscurité. Je vois aussi avec plaisir, que plusieurs hommes de lettres et de sciences, ont commencé l'investigation suivie de notre science spirite.

Le pasteur Eckhoff, à Bergen, a pour le seconde fois prêché contre le spiritisme, et cet instrument du diable, le psycographe ; pour donner plus d'éclat à son sermon, il a eu la bonté de le faire imprimer : enfin, on voit que les esprits travaillent.

Le procès des médiums Fletcher à Londres a commencé de faire la ronde dans les journaux de Christiania ; les journalistes ouvrent leurs colonnes, quand l'occasion se présente, pour ridiculiser le spiritisme ;

cependant nous sommes les amis de la vérité; mais il y a parmi nous des brebis galeuses que nous nous gardons bien de défendre.

De Stockholm, on m'écrit qu'on a établi une bibliothèque spirite; que le médium à matérialisations, M. Espérance, de Newcastle, donnera des séances pendant l'été prochain.

N'oubliez pas de m'envoyer les 50 exemplaires ou spécimens de tous les journaux spirites; il est bon de faire voir aux incrédules l'importance des publications périodiques.

Mes salutations cordiales et dévouées.

H. STORJOHANN.

### Membres du comité de la Société Scientifique

POUR L'ANNÉE SOCIALE 1881-1882.

M. Ch. FAUVETY, président.

M. E. BONNEMÈRE historien, vice-président.

M. De RAPPARD publiciste, d°

M. BARROUX ingénieur, d°

M. le docteur THURMAN, d°

M. CHAIGNEAU Camille. secrétaire.

M. RAVAN, d°

Mlle DUPLÈNE, d°

Mlle de LASERRE, d°

M. VAUTIER Alfred, trésorier.

G. COCHET, membre du comité.

BARRAULT Émile, d°

BILIERE Augustin, d°

Eugène NUS, d°

M. COLLARD, d°

Mme BROCHARD, d°

Mme LEYMARIE, d°

Mme ROSEN, d°

Mlle JOLY, d°

Mme NOËGGERATH, d°

Mme COLLIN, d°

Mme BRUNET, d°

M. LEYMARIE, administrateur.

Nos amis de Nantes, ont publié une brochure contenant un remarquable discours de M. K. Gaboriau contre les faux savants du siècle; ces savants ont nié et nient encore toutes les idées qui dérangent leur système, surtout le spiritisme, et les manifestations qui en sont la base.

Ce discours doit être propagé, aussi a-t-il été édité dans un but de propagande.

Nos lecteurs, qui voudront se procurer ce discours, sont priés de s'adresser M. P. Verdàl, 4, rue de la Boucherie, à Nantes (Loire-Inférieure), en lui envoyant autant de fois 25 cent. qu'ils désireront de brochures. *L'envoi sera fait franco.*

---

## L'amour c'est la vie.

### LES DEUX ENFANTS.

Nous lisons dans la Revue espagnole *El Buen Sentido* sous le titre « L'amour c'est la vie » le fait suivant dont l'étrangeté nous a frappés et que nous soumettons aux réflexions du lecteur. Ce fait est une preuve de plus des relations qui ont existé de tout temps, entre les mondes passés et les mondes nouveaux, il nous rappelle par cette loi, scientifique, les grands devoirs de solidarité qui doivent unir les hommes.

Victor Hugo dit : S'il n'y avait pas d'amour, le soleil ne serait plus. Cette pensée du grand poète résout en effet, tous les problèmes de la vie. L'amour est, sans aucun doute, l'âme du monde. Comment ne le serait-il pas puisque Dieu en est l'incarnation ?

Par une anomalie inexplicable pour nous autres, simples mortels ; tout dans la nature aime, parce que tout s'attire au moyen d'un mystérieux aimant. La race humaine aime très peu ; les hommes se supportent entr'eux comme le dit E. Souvestre et c'est tout. A part quelques exceptions, la généralité ressent faiblement ce quelque chose de divin qui nous rapproche de Dieu. Les révélations d'outre-tombe ont ouvert à nos yeux de nouveaux horizons, et l'homme a écouté souvent de palpitantes histoires d'amour qui l'ont fait penser et sentir.

L'histoire suivante qu'on nous a racontée, il y a quelque temps, nous a donné le désir d'obtenir quelques explications sur un fait particulier qu'elle renferme. Nous la reproduisons fidèlement.

Deux jeunes gens Jaime et Jean, se marièrent le même jour, avec deux jeunes filles unies par la plus sincère amitié.

Après la célébration du mariage, Jean partit avec sa femme pour habiter la ville de C., et Jaime, demeura dans sa ville natale. Dix mois s'étaient à peine écoulés depuis leur union, lorsque les deux frères eurent le bonheur d'être pères à quatre heures de distance seulement. Une grande surprise était réservée aux deux heureuses familles, lorsqu'elles se réunirent quelques semaines plus tard. C'était la ressemblance des deux petits êtres beaux comme des anges. On au-

rait cru qu'ils étaient jumeaux. Leur intelligence était également remarquable. Ils se tendaient les bras comme s'ils eussent eu déjà conscience de leurs actions. Quel tableau plus admirable pour leurs mères que celui de ces scènes de tendresse souvent renouvelées !

A deux ans, les enfants causaient gravement ensemble et ne voulaient pas même se séparer pour dormir. La maison de Jean avait un parc superbe planté de grands arbres à l'ombre desquels les deux bébés jouaient et faisaient leurs petites collations.

C'est là que bien des fois leurs mères inquiètes de leur silence, couraient à leur recherche et les trouvaient endormis gracieusement enlacés dans les bras l'un de l'autre. Leur attachement était si profond que Jean se décida à venir habiter la même ville que son frère. Par leur douceur et leurs grâces enfantines, ces deux petits êtres remplissaient de charme l'existence de ceux qui les entouraient. Déjà les deux familles se complaisaient à former des plans d'avenir pour les deux petites gloires futures. Ils feraient leurs études ensemble. Ils deviendraient médecins. Ils cueilleraient des lauriers dès leurs premiers efforts. Hélas ! les bonheurs de ce monde sont de courte durée. Ils semblent ne prendre que le temps de nous dire : Nous nous appelons l'Espoir. Ayez foi en nous, vous nous retrouverez. Jean avait loué une maison près de celle de son frère et se préparait à aller l'habiter au moment où il reçut un télégramme contenant ces deux phrases : Aujourd'hui à huit heures du matin, mon fils a eu deux ans, à cette même heure il a cessé de vivre. Le soir du même jour, il reçut à son tour de son frère un télégramme. Je suis fou, lui disait-il, mon fils est mort, aujourd'hui à midi. Etrange coïncidence. La même différence d'heures existait entre leur naissance et leur mort. Quel lien pouvait unir ces deux âmes ?

Dans le cimetière de la ville de C. on remarque deux petites croix blanches entourées de rosiers et de jasmins en fleurs. C'est là que dorment de leur dernier sommeil les deux enfants couchés dans le même cercueil. Tous les deux moururent de la même façon, tous les deux embrassèrent leurs pères en disant : Je pars, au revoir ! Il faut renoncer à traduire la douleur de ces deux familles, particulièrement celle de Jean qui avait quelque chose de surnaturel. Par respect pour le culte du souvenir il fit entourer d'une barrière tapissée de chèvre-feuille l'arbre sous lequel allaient dormir de préférence les chers petits enfants qui n'étaient plus, et toutes les fois qu'il y passait il ne pouvait s'empêcher de murmurer : Je les vois endormis. En entendant un jour ces mots, sa femme crut qu'il devenait fou. Elle n'avait au-

cune notion du spiritisme, des admirables révélations d'outre-tombe. Les deux frères qui s'occupaient depuis quelque temps de cette science n'en avaient encore rien dit à leur famille. Désireux de correspondre avec les chers enfants qu'ils avaient tant aimés ils vinrent nous demander d'évoquer leur âme. Voici ce qui nous fut répondu à leur sujet.

« Pauvres êtres humains ! Vous êtes si accoutumés à l'obscurité, que le plus faible reflet lumineux vous éblouit. Pauvres frères ! Vous n'avez pu comprendre que l'amour c'est la vie. Vous n'avez pu retenir, par vos caresses, ces deux âmes qui vinrent à vous en même temps et partirent de même. Ne vous étonnez pas de ce phénomène. Votre atmosphère chargé d'égoïsme, les asphixiait. Ils n'y trouvaient pas les conditions vitales dont ils avaient besoin. Ils cherchaient l'air, l'espace, la lumière. Ils venaient d'une terre meilleure et ils se sont arrêtés quelques secondes seulement au milieu de vous pour éveiller dans votre âme un sentiment nouveau, pour vous laisser un souvenir, pour vous faire voir la lumière sur votre planète, les esprits ne s'élèvent que par la douleur.

La mission de ces enfants sur la terre a été de révéler *la lumière de la vérité*. Leur vie a été un sourire d'amour. Voulez-vous savoir quels étaient ces deux esprits et quelle affection pouvait les unir ?

Pauvres frères, vous n'êtes pas en état de comprendre l'amour de ces deux âmes et quelques siècles passeront encore avant qu'il vous soit donné de les apprécier.

Vos amours, quels qu'ils soient, ne sont que l'ombre de l'amour en comparaison de celui qu'éprouvèrent l'une pour l'autre ces deux âmes, lesquelles sous l'enveloppe de deux enfants ont passé quelques heures au milieu de vous. Leur histoire est longue et surtout très-intéressante. Elle est remplie d'épisodes tragiques. Elles se sont tant aimées, ces deux âmes ! Elles ont marché si unies à travers toutes les vies successives et expiatrices qu'elles ont parcourues. En tout temps et en tous lieux, elles ont toujours partagé leurs peines et leurs joies.

Il y a déjà quelque temps que leur vie progressive dans le monde des Esprits ne leur fait plus enseigner que le bien. Chaque minute de leur existence est employée avec fruit.

Ces deux âmes doivent accomplir une grande mission ; animées d'un amour si sublime, si profond, si intense, elles doivent servir à régénérer les mondes. Chérissez leur mémoire. Donnez-leur le culte du souvenir. Elles veillent sur leurs pères et elles les conduiront dans la voie du progrès avec les effluves de leur amour immense. »

Mystères de la vie ! celui qui ne comprend pas le spiritisme ne verra jamais dans ces deux enfants, deux âmes sanctifiées par l'amour, disposées à s'engendrer par le sacrifice et devenir deux grands rédempteurs dans l'avenir.

Victor Hugo dit : Être bon c'est vivre. Nous disons, nous : Celui qui aime est bon. L'amour c'est la vie.

---

## Un médium, lecteur, voyant, auditif, à matérialisations

Saint-Louis, Missouri, 25 mai 1881. — Il y a à peu près quinze ans, un ami, par le *magnétisme*, m'avait guéri d'une affection qui déroutait alors tous mes confrères ; à la troisième séance, j'étais guéri, mais cette fois là, cet ami m'avait si fortement magnétisé, qu'il m'endormit complètement, et prit plaisir à me laisser dans cet état, cinq à six heures, parce qu'il venait de découvrir chez moi, me dit-il après, malgré ma forte charpente et ma puissante constitution, un somnambule guérisseur extraordinaire.

Il paraît que, dans cette séance, je donnai de très intéressantes communications, émettant des idées toutes nouvelles, prédisant l'avenir, etc., etc. ; le tout se vérifia plus tard, mais comme cela arrive toujours, les personnes présentes traitèrent mes vires de rêves creux.

En me perfectionnant par le travail, je parvins à me magnétiser moi-même ; au début, à l'aide du règne végétal ; puis, six mois après, avec le secours du règne minéral (l'aimant), de nombreuses personnes ont été témoins de ces phénomènes. Ma faculté, travaillée ou non, s'est depuis conservée intacte, allant toujours de perfectionnements en perfectionnements, pourquoi ? Je l'attribue, à ce que, ne subissant pas l'influence du magnétiseur, comme je l'avais annoncé au début, mon esprit libre, a une sphère d'action presque illimitée.

En état de somnambulisme, et autrement, je cause avec ma sœur, désincarnée depuis trente-deux ans. Lorsque je fus dépouillé de ma fortune, à ma grande surprise, elle me dit ces mots :

« Ne regrette pas ta fortune, je suis la cause qu'elle t'est provisoirement enlevée ; je l'ai fait pour ton bien, pour te faire progresser ; je te la rendrai, quand tu sauras en faire un bon usage. »

Aujourd'hui, ou du moins depuis six mois, c'est elle, mon guide spirituel, qui me dicte ce que je dois faire, la marche à suivre, la

procédure, etc., etc. Il vient de m'arriver à ce sujet, des choses vraiment extraordinaires; ainsi de la part de personnes inconnues, demeurant à des centaines de lieues de chez moi, après que je les croyais irrévocablement perdus, je reçois de précieux documents qui me furent volés, il y a dix-sept ans, lors du sac de ma demeure et qui étaient éparpillés un peu partout, etc., etc.

Voici maintenant quelque chose de plus curieux. Obligé d'abandonner momentanément ma maison de santé, afin d'obéir aux instructions de mon guide, j'avais prié un docteur confrère, de me remplacer. Dans une de mes absences, une voisine, jeune allemande de quatorze ans, amie intime de la plus jeune de mes filles, exactement aussi du même âge, mourut de l'angine couenneuse. Cela fit quelque impression sur mon enfant, mais avec les idées spirites que je prêche, elle se consola vite, persuadée que Mathilde, son amie, était plus heureuse au ciel.

Un mois après, mon enfant eût pendant toute une journée des intermittences de pleurs et d'éclats de rire; mon collègue et moi après avoir essayé de tout, sans succès, nous nous arrê tâmes, *bêtement*, à l'idée de l'*hystérie*, décidés à la nuit, d'employer un calmant quelconque, avec la conviction que, le lendemain, il n'y paraîtrait plus rien.

Au souper, les accès devinrent plus fréquents, ses yeux restèrent fixes, elle parlait avec quelqu'un dans l'espace, que nul de nous ne voyait. Tout-à-coup, s'asseyant dans un fauteuil, la conversation parut très animée entre Mathilde (la morte) et ma fille. « Papa, me dit très tranquillement cette dernière, ne la vois-tu pas devant moi? » Hélas! je ne voyais rien. Nous crûmes au délire, mais elle était sans fièvre, et je pensai, de suite, à un cas de médiumnité spontanée.

Croyant alors que les lumières étaient un obstacle, je me mis en devoir de les éteindre; Claire (ma médium spontanée) me les fit rallumer et la conversation continua de plus belle. Mathilde lui demanda d'envoyer chercher sa mère et l'une de ses sœurs qu'elle voulait embrasser; mais ces braves gens qui sont des allemands sans instruction ont cru à une mystification; néanmoins la séance continua. Ma fille me raconta, que, à côté de son amie, elle voyait beaucoup d'autres personnes *toutes en blanc*. Je lui présentai alors un crayon et du papier, lui disant de prier ses amis, pour nous tous invisibles, d'écrire leurs noms. Aussitôt, Claire, prenant le crayon et le papier, le couvrit de noms que je

connaissais; d'abord Mathilde, puis son père, son frère, mon guide (ma sœur), etc., etc., il serait trop long de les nommer tous. Je posai alors à Mathilde et mentalement la question suivante :

« Qui t'a fait choisir Claire, plutôt qu'une autre de mes filles? »

Réponse : « Claire est mon âme-sœur ! » Dans cette séance beaucoup de papier a été gaspillé par des esprits légers, je suppose, qui s'emparaient de la main de Claire, la faisaient griffonner, je ne sais quoi d'illisible; cela dura près de cinq heures; le plus curieux fut la fin. Claire alors, nous dit que Mathilde voulait moins de lumière, pour que tous les assistants pussent la voir et la reconnaître; eile annonça qu'elle paraîtrait dans le cadre de l'un de mes tableaux, celui qui contenait le portrait d'un vieux chimiste, nous devions rester tous immobiles et silencieux, pendant cinq minutes. En effet, au bout de ce temps, sur sept personnes présentes, quatre la virent très distinctement; je demandai à chacun et à voix basse le détail du costume et de la figure, il fut pareil pour tous les voyants.

Je voulus, quelques jours après, faire le cercle, autour d'une table, pour avoir la suite du phénomène, je ne pus rien obtenir.

En plein jour, cinq jours après, Claire, seule au salon, étudiait son piano; ses sœurs, qui l'entendirent jouer des morceaux qu'elle n'avait pas l'habitude de jouer, crurent à la présence de quelques visiteurs et descendirent par curiosité. Claire les yeux fixés, regardait le plafond, souriait à quelqu'un ou à quelque chose et semblait inspirée. Ses sœurs lui ayant demandé ce qu'elle avait, et pourquoi elle jouait sans regarder la musique, elle répondit : « Ne vois-tu donc pas Mathilde, à côté de moi, qui me prend les mains et leur fait jouer tous ses morceaux favoris? » Le concert dura environ une heure, ma fille n'était pas capable, nous le savons tous, de toucher du piano avec cette supériorité. Tout à-coup, elle s'écria, en quittant le piano : « Papa va rentrer, dis lui « de venir de suite, car, tante (ma sœur), qui est là, veut lui parler de son affaire et de ce qu'il doit faire à présent. » Je rentrais à ce moment; Claire fut chercher du papier et des crayons, nous fit mettre en cercle autour d'elle et commença ses instructions qu'elle entendait lui être données, disait-elle, très distinctement, par toutes les espèces d'anges blancs rangés autour d'elle, qui environnaient aussi son amie Mathilde. En ce moment, ma sœur me prit la main et m'écrivit ses dernières instructions, auxquelles vous pouvez le croire, je me suis strictement conformé, dont les

résultats sont déjà bien grands. Je demandai alors mentalement, dans combien de temps j'aurais satisfaction : Réponse : « Dans treize mois, à partir de juin prochain ? — En quelle année, alors ? Réponse : 1883. Je fis, vous le comprenez, cette question, peut-être stupide, pour avoir seulement la confirmation de la première. Un Esprit présent que Claire ne pouvait décrire, demanda par écrit notre album de famille ; dès qu'il fut apporté, Claire, sans le regarder, en retira un portrait et celui d'un enfant ; le premier était celui d'une nièce à moi, morte il y a quatorze ans de la fièvre jaune, l'autre était celui de sa fille, qu'à son lit de mort elle m'avait fait promettre d'adopter et d'élever. Je lui demandai (à cet Esprit), ce que cela signifiait. Claire prit alors le crayon de la *main gauche*, et, m'écrivit :

« Merci, mon oncle, pour ce que vous avez fait de mon enfant. » En voyant signer son nom, je me rappelai que, gauchère, pendant son séjour sur terre, elle écrivait de la main gauche.

Claire, à son commandement, fait taper Mathilde sur n'importe quel objet, déplace telle ou telle chose, etc., etc.

Ces faits m'ont paru dignes d'intérêt, je vous les communique. Dans quelle catégorie de médiumnité peut-on classer celle dont il s'agit ici ? Les phénomènes se produisent en plein jour, ou à la lumière, spontanément, sans préparation, sans invocation ; elle fait taper les Esprits, les voit, les entend, les reconnaît, produit la matérialisation, l'écriture, etc., etc., cela me semble prodigieux.

Je n'ai pas besoin de vous dire, combien je suis heureux de cette faveur spéciale que Dieu vient de m'accorder. Je tâcherai de bien diriger cette enfant privilégiée, de la faire progresser le plus que je pourrai, pour le bien de la cause, en évitant, soigneusement l'échec de l'orgueil ; puis, pour le bien général, je vous tiendrai au courant des phénomènes ou des résultats que j'aurai obtenus, s'ils sont intéressants. Docteur E. A. DE CAILHOL.

### **La maison ensorcelée, pluie de pierres.**

*Samedi 18 juin 1881 — Tiré de l'Indépendant.*

« Les habitants de la rue Folie-Méricourt sont, depuis quelques jours, dans des transes épouvantables.

La maison qui porte le n° 18 de cette rue est ensorcelée. Des Esprits plus ou moins frappeurs la hantent.

Des caves au grenier se font entendre des clameurs étranges des bruits souterrains, et cela la nuit et le jour. Les carreaux sont brisés par une main mystérieuse; une légion d'ouvriers semblent saper les fondations de la maison.

Ce n'est pas sans une profonde stupéfaction que les habitants du quartier apercevaient, avant-hier matin, une croix gigantesque peinte en rouge sur la porte d'entrée.

Il n'y a donc pas à douter, comme vous le voyez, de l'ensorcellement complet de l'immeuble.

Une brave femme qui affirmait qu'en aspergeant d'eau bénite l'intérieur et l'extérieur de la maison, les Esprits prendraient leur vol vers un monde meilleur, a reçu, pendant qu'elle mettait son projet à exécution, une pierre à la tête qui lui a fait une profonde blessure, et ce, très probablement, par un suppôt de Satan.

Le propriétaire ne sait plus à quel saint se vouer, car un de ses locataires a dû résilier son bail, sous le prétexte que le tapage, les bris de carreaux et tout le tralala de cette diablerie empêchaient ses ouvriers de travailler.

Dame justice, qui ne croit plus guère à la sorcellerie, a chargé le commissaire de police du quartier de faire une enquête. Une surveillance active a été organisée autour de la maison et il est probable que les auteurs de cette fumisterie ne tarderont pas à être connus. »

Tel est le ton général de la presse, devant ces faits; ricaner, dénaturer, c'est fuir le débat.

Avec MM. Munier, et O'Sullivan, ancien ministre des Etats-Unis au Portugal, nous avons été voir le maître menuisier, chez lequel les pierres ont brisé les vitres, et produit une véritable panique.

Après avoir entendu le récit fait par ces personnes et par leurs voisins, nous avons déduit ce qui suit :

Personne, pas même la police, ne voit tomber les pierres; si elles étaient projetées par des personnes qui fussent placées de l'autre côté des maisons qui forme une rue dans l'impasse, ces pierres lancées par une main, traceraient une trajectoire, qui, s'élevant au-dessus de la maison, viendraient aboutir au pied de la maison bombardée, sans entrer dans la maison même, attirées par la force centripète.

Mais ici, la ruelle a cinq mètres de largeur et les pierres arrivaient horizontalement, comme si elles venaient des habitations qui font face à la maison bombardée; elles entraient dans le fond

des chambres dont elles allaient frapper les murs; dans leur projection, ces centaines de pierres n'ont jamais blessé le maître menuisier contre lequel elles sont dirigées; elles effleurent son visage, ou, tombent devant lui: l'une d'elles suffirait pour le tuer.

Donc, ces pierres tant surveillées, dont on ignore la provenance, doivent être apportées par une force invisible qui les lance horizontalement de la cour dans la maison.

Jamais, dans la balistique, des pierres, des boulets, lancés par une main, et suivant une projection donnée selon la force d'impulsion, ne se sont permis, en arrivant près du sol, de désobéir à la loi d'attraction qui les attire vers le centre de la terre, de dévier et de se diriger horizontalement vers un but déterminé.

Une fois seulement, la dame du menuisier, sortant d'une porte latérale, inopinément, a été effleurée au front, par une pierre que la force invisible avait lancée, ne comptant pas sur cette sortie.

La peau, éraillée, a saigné, mais sans autres suites, pour une seule fois, cette force s'est trompée.

Il y a donc là, un problème à résoudre, mais les spirites n'auront pas voix au chapitre; ils ont trop raison, pour supposer que leur avis ait une valeur. — La question sera enterrée.

Ces pluies de pierres, la *Revue spirite* en a parlé bien des fois, mais elle en causera jusqu'au jour, où, les investigateurs dits scientifiques, voudront ne plus être muets. Devant l'imcompréhensible, ceux qui savent tant, les infailibles, se taisent.

---

### Déclaration de M. Jacobs sur les frères Davenport.

A M. Ch. de Rappard, Directeur du « *Licht mehr licht* » 41, rue de Trévise, Paris.

10 Avril 1881. Cher Monsieur. Je vous remercie de l'envoi des deux numéros de votre journal, du 27 mars, et du 3 avril 1881, relatifs aux phénomènes produits à Paris en 1865 par les Frères Davenport.

En dépit des assertions plus ou moins loyales des journalistes français et anglais, et des sottises jalouses de prestidigitateurs ignorants, je me fais un devoir de relever la mauvaise foi des uns, et la fourberie des autres.

Tout ce qu'on a pu dire et faire contre les deux américains manque absolument de sérieux; pour juger d'une chose, il faut la connaître, et ni les uns ni les autres, ne savaient le premier mot de la science qui régit ces sortes de phénomènes.

En ma qualité de Prestidigitateur réputé, et de Spirite sincère, j'atteste que les faits médianimiques présentés par les deux frères sont ABSOLUMENT VRAIS, et appartiennent à l'ordre « spiritua-  
liste » dans toute l'acception du mot.

Messieurs Robin, et Robert-Houdin, en voulant imiter ces mêmes faits, n'ont jamais présenté au public qu'une *parodie enfantine*, et presque grotesque des phénomènes précités, et que seuls les ignorants et les réfractaires ont pu prendre au sérieux.

— Si, (comme j'ai tout lieu de l'espérer) les travaux psychiques auxquels je me livre en ce moment, arrivent à bonne fin, je pourrai en les démontrant publiquement établir nettement la ligne de démarcation immense qui sépare les phénomènes médianimiques, des tours de prestidigitation proprement dits, et cette fois, l'équivoque ne sera plus possible, il faudra se rendre à l'évidence, ou nier de parti-pris.

La grande question du « Magnétisme » sera aussi traitée par moi au point de vue du « Braidisme, » ou « Hypnotisme nerveux » et j'établirai clairement que messieurs les expérimentateurs semblent trop souvent jouer sur les mots au détriment de l'idée; que ni l'abbé Faria, ni M. Braid ne sont dans le vrai, lorsqu'ils nient l'existence d'un fluide en magnétisme; à l'instar du Docteur Charcot.

— Suivant les données du savant chimiste et physicien M. W Crookes, de Londres, je suis à même, dès maintenant, de *prouver* à qui de droit, et par des moyens purement scientifiques, l'existence d'une « force psychique » en magnétisme, et « l'Individualité de l'Esprit » dans les phénomènes spirites.

Je vous autorise, Cher Monsieur, à insérer la présente lettre dans votre prochain numéro, si cela peut vous agréer, et vous prie de recevoir l'assurance de mes sentiments bien affectueux.

Votre frère en croyance,

E. JACOBS.

Expérimentateur et Conférencier à la « Société scientifique d'études Psychologiques » de Paris.

---

## Réminiscence.

(SONNET)

Dans un jardin, un jour, je cueillis une rose.  
La tige en se brisant sembla verser un pleur;  
Moi je me rappelai que j'avais été fleur  
Et que j'avais jadis senti la même chose.

D'un papillon d'azur j'admirai la couleur,  
— Je le suis... Sur un lys odorant il se pose...  
Je le saisis... son aile alors se décompose,  
— Je me souvins d'avoir souffert de sa douleur.

Passant tour à tour par mainte métamorphose,  
Jadis j'avais été fleur au parterre éclose,  
Plus tard beau papillon à l'aile de velours.

De la fleur à l'insecte en avant on va vite,  
Et l'esprit embryon monte, avance, gravite,  
Pour arriver à l'homme en progressant toujours !

Marie DE PÉRALTA

### Mort corporelle du baron du Potet.

Un successeur de Mesmer, l'un des plus méritants, s'est dégagé de la matière, le 1<sup>er</sup> juillet 1881.

Le dimanche 3 juillet, à midi, et par une chaleur torride, ceux qui honoraient le grand magnétiseur, le penseur, le guérisseur puissant et dévoué, l'auteur, le vulgarisateur, suivaient à pied ce corps qui avait tenu prisonnier l'Esprit si généreux et si vaillant du BARON DU POTET, JULES DE SENNEVOY, pendant 86 ans.

La foule parisienne, indifférente, ignorait que cette dépouille qu'elle saluait, était celle d'un bienfaiteur de l'humanité, d'un philosophe qui aimait la vérité et lui sacrifia sa vie.

Au cimetière Montparnasse les orateurs dont les noms suivent ont pris la parole ; MM. Morin, avocat ; docteur Huguet, Thouars, G. Cochet, Bourges, C. Chaigneau, Lecoq, Evette, P.-G. Leymarie, docteur Le Guernet.

La Revue ne pouvant insérer dix discours, nous donnons ceux de quatre membres de notre Société, qui ont parlé en son nom.

### Discours de M. Georges Cochet

Au nom de la *Société scientifique d'études psychologiques*.

Mesdames, messieurs,

Celui que nous venons saluer à son départ terrestre, le Baron du Potet, n'est plus seulement le maître révérend dont la parole éclairait, fortifiait les disciples du magnétisme. Il n'appartient plus seulement à ceux qui l'ont approuvé dans les luttes, admiré dans ses travaux ; il est un des révélateurs de ce siècle : dès aujourd'hui, il appartient à l'humanité.

Au même moment où, Esprit délivré, il porte dans la vie supé-

rière sa personnalité plus puissante, plus complète, il laisse ici-bas le souvenir de son nom, indissolublement uni à la science qu'il a défendue : il subsiste simultanément dans son essence éternelle et dans son œuvre humaine : il entre deux fois dans l'immortalité.

Comme la plupart des grands hommes, le propagateur du magnétisme s'est fait lui-même. C'est à force de courage, de persévérance, de supériorité morale, qu'il a dégagé et grandi sa personnalité. Par une contradiction étrange, celui qui devait déployer pendant tout le cours de son existence, les qualités énergiques propres à la lutte, fût dans les premières années de sa jeunesse, un rêveur, peut-être un chercheur. Il aimait passionnément la vie des champs : il trouvait dans la contemplation de la nature un aliment à sa bonne foi instinctive : il semblait qu'il y puisât une connaissance mystérieuse, une force inconnue. Il avait besoin d'air, de lumière, de liberté — ne s'étant pas voulu plier à subir les peines sédentaires de l'étude, à quatorze ans il ne savait pas lire — cependant son intelligence s'était singulièrement développée : on en eut bientôt la preuve. Une circonstance lui ayant ouvert les yeux sur les inconvénients d'une ignorance qui devait être naturellement imputée à l'incapacité, il trouva immédiatement la force de s'instruire sans maître, lui seul, et à l'aide de quelques livres.

Depuis lors il n'a cessé d'exercer en lui et hors de lui cette faculté toute puissante : la volonté. Il a voulu le bien, il a voulu le vrai. Il a atteint ce double but par la pratique de la science nouvelle qui s'alimente à ces deux foyers : la bonté qui ranime, la vérité qui éclaire.

Sa vie est moins pleine encore de jours que d'œuvres. Depuis l'instant où il embrasse la mission de faire triompher dans le magnétisme une vérité inconnue, depuis la première heure où il se voue à cette tâche ingrate, son existence n'est qu'un apostolat. Son activité est infatigable. Par la plume, par la parole, par les actes, il défend, sans trêve ni repos, la science qu'il a reconnue.

Il a contre lui tous les préjugés, et parmi ceux-ci, le préjugé scientifique le plus âpre, le plus tenace de tous. Ici, il rencontre l'opposition inerte et sourde de la routine, là les intérêts qu'il froisse s'élèvent contre lui. Aucune hostilité ne l'arrête. Seul, sans influence, sans autre autorité que la puissance magnétique

qui est en lui, il ose entrer en lutte contre les plus hautes autorités médicales : il les défie, les combat, les accable par des preuves indéniables : il pénètre dans les hôpitaux et, sous les yeux des médecins confondus, il produit les phénomènes de lucidité somnambulique, il guérit les malades réputés incurables, il donne de telles preuves de la puissance magnétique qu'il rallie les esprits indépendants, soulève l'opinion et ouvre au magnétisme les portes de l'Académie de médecine. —

Certes, il faut une force de caractère peu commune pour soutenir le poids d'une vérité nouvelle. Les novateurs ont toujours été les victimes de la fausse science. Celle-ci a ses conservateurs intéressés dont la vanité égoïste tend à immobiliser le progrès.

Ces parvenus ont peur qu'une main sacrilège disperse la somme des connaissances imparfaites qu'ils ont péniblement entassées. Tout novateur est à leurs yeux un révolutionnaire. Habitué à un milieu clair-obscur, dès qu'on porte sur eux la lumière, ils crient à l'incendie !

Malgré les protestations, malgré les cris, le baron du Potet a porté haut et loin la lumière du magnétisme. C'est qu'il était soutenu par une foi invincible : c'est qu'en portant son observation sur les phénomènes étranges du somnambulisme, il avait puisé dans cette mystérieuse étude les révélations les plus hautes sur le problème de l'immortalité. Il avait acquis la preuve d'une vie supra-terrestre, il avait compris la mission humaine, se poursuivant au travers les temps ; il avait suivi par de là la vie, l'évolution de l'Esprit : il croyait à la communion des êtres, à la solidarité des âmes ; il croyait à l'éternité de la vie, cycle infini qui renferme Dieu ?

Une telle foi explique seule une telle œuvre.

Au moment de la séparation, il nous est doux de penser que le propagateur du magnétisme a ressenti cette consolation dernière d'entrevoir le triomphe définitif de l'idée à laquelle il s'est généreusement donné. S'il a subi les luttes, les traverses, les fatigues attachées à sa tâche de défrichement, du moins il a trouvé le prix de ses efforts dans la conviction que son œuvre lui survit complète, féconde, immortelle. Si aujourd'hui le magnétisme entre timidement dans la science, si demain, comme nous n'en doutons pas, il prend possession du monde c'est, disons-le bien haut, c'est grâce au courageux défenseur qui a si vaillamment soutenu sa cause !

Le baron du Potet a sa place marquée dans les rangs de la vérité. Il a travaillé au bien de l'humanité, il a servi le progrès : nous saluons en lui un grand Esprit qui entre dans l'immortelle lumière !

### Discours de M. Camille Chaigneau

Mesdames, Messieurs, c'est aux magnétistes surtout qu'il appartient de prendre la parole à ce rendez-vous solennel pour saluer à son départ celui qui a si longtemps, si vaillamment travaillé parmi nous, et dont le nom restera indissolublement lié à la cause du magnétisme. Aussi ne me permettrai-je que quelques mots. Je veux seulement, comme membre de la Société d'études psychologiques, dont M. le baron du Potet était président d'honneur, rendre hommage au vénérable constructeur et propagateur d'une science qui est une des bases les plus importantes de la grande synthèse nouvelle vers laquelle convergent tous les efforts des chercheurs indépendants.

Tous nous cherchons, nous défrichons le terrain de l'avenir, et nous devons parler ici sans aucune pensée dogmatique. Les travailleurs humains sont solidaires, d'où qu'ils viennent, pourvu que la bonne foi les anime ; et comme la vérité domine les œuvres particulières, c'est à la vérité que nous tendons tous lorsque nous traçons loyalement et patiemment notre sillon dans le champ de l'humanité.

Chacun apporte sa part de science, par conséquent sa part d'affranchissement. Quelquefois même les efforts des uns et des autres semblent devoir se heurter et se contredire ; mais c'est parce que le véritable point de contact n'est pas trouvé. Patience ! le jour viendra où toutes les découvertes, suffisamment développées, se rencontreront dans une lumière d'harmonie, et ce jour là l'humanité commencera à se connaître dans sa conscience collective.

Depuis que les grands astronomes ont mis la terre à sa place, et lui ont assigné sa partie dans le concert des mondes, la terre a voulu aussi se connaître elle-même, la physique a étendu le domaine de ses connaissances, la chimie a scruté les combinaisons de la matière, la physiologie a cherché les lois du fonctionnement des organes, elle n'a pas trouvé la vie, mais elle a étudié les modalités de sa manifestation. Le magnétisme a été plus loin, car il touche à l'impérissable, et si jusqu'ici, la science constituée

a gardé vis-à-vis de lui une réserve trop résistante et a semblé le traiter en suspect, il est pourtant inévitable que la jonction se fasse un jour, car rien de ce qui est vrai ne peut rester isolé du reste des connaissances positives, et là où il y a vérité, il ne peut y avoir en définitive, contradiction. Seulement, la recherche commune, peut-être pour se produire plus active et plus féconde, procède souvent par antithèse qui finissent par se résoudre en synthèse. En ce qui concerne la physiologie et le magnétisme, l'heure est proche où cette synthèse doit aboutir, car déjà la science reconnue aborde sous un autre nom le même ordre de phénomènes.

Et ce sera là le grand honneur des magnétistes d'avoir, par leur courage et leur infatigable persévérance, imposé au monde scientifique l'étude de ces faits qui ont semblé d'abord trop merveilleux pour paraître sérieux, comme si la nature n'était pas une mère féconde pour les plus étonnantes découvertes. Oui, ce sera là l'honneur des magnétistes modernes, surtout si, comme le baron du Potet, ils ont appuyé l'autorité de toute une vie de travail sur la pureté d'un caractère admirable et sur la vénération universelle. Les hommes comme le baron du Potet, qui sont des chefs d'école, et qui ont entrepris la tâche de développer et de répandre dans le peuple de notre siècle démocratique ce qui, aux époques lointaines restait confiné dans les castes privilégiées, — les hommes qui se consacrent tout entiers à une idée qu'ils adoptent comme leur enfant, sont obligés souvent de circonscrire leur action pour ne pas la compromettre; mais à cette heure où celui qui a tant fait pour sa cause vient de quitter la vie matérielle, il est permis de dire que, par de là la sphère de ses travaux les plus familiers, le baron du Potet avait entrevu déjà de nouveaux horizons et qu'en entrant dans l'immortalité il n'est pas entré dans l'inconnu.

Il était en effet impossible à ce grand esprit et à ce grand cœur de ne pas comprendre la solidarité de toutes les recherches les plus audacieuses; après avoir affirmé les rapports fluidiques qui relient les hommes et tendent à enserrer la terre dans le réseau de feu d'une vie commune, il lui était impossible de ne pas entrevoir le lien qui unit la vie planétaire à la vie universelle et de ne pas deviner, au delà de ce qui est visible à tous les yeux, l'action toujours grandissante de ce règne fluide, de ces formes vivantes de la substance éthérée qui sont peut être au quatrième

état de la matière découvert par William Crookes, ce que la matière organisée est à la matière inorganique.

Ce qu'il avait entrevu il le voit maintenant, et du haut de la lumière nouvelle qui l'inonde et lui fait une auréole si méritée, qu'il reçoive nos ardents hommages comme un des travailleurs les plus rayonnants et les plus fidèles qui aient servi la cause du progrès, en allumant dans le travail une étincelle de divinité.

Salut et merci au baron du Potet.

### Discours de M. Henri Evette

Ami vénéré, président spirituel des magnétiseurs.

Je laisse à de plus autorisés le soin de rappeler les belles phases de ta vie. Per mets à un de tes plus anciens élèves de s'adresser à toi avec la seule éloquence de son cœur.

Mais pour préluder à ce suprême hommage de sympathie, je veux citer un passage de ton introduction à la *Thérapeutique magnétique* qui se présente naturellement à mon souvenir.

« Le magnétisme, plus que tout autre découverte, agit sur tous, il évoque ce qu'il y a de nobles passions chez les êtres, il tire de leur assoupissement les facultés de l'âme.

Crois-moi, si tu suis mes enseignements, ton cœur se dilatera et tu comprendras que tu as en toi quelque chose de la divinité.

Oui, c'est la loi absolue que la vie seule peut donner la vie. Approche-toi de l'être souffrant, mais sans orgueil, sans vanité, car, ce que tu vas donner, tous les hommes le possèdent. Aie la simplicité des apôtres, ils touchaient les malades, comme leur maître; nul d'entre eux cependant, ne se crut son égal. Ne crois pas que la vie humaine ne soit qu'un accident, et la mort le néant. Tu demanderas où commence la vie : elle ne commence pas, elle se continue.

Les morts te toucheront du bout de leurs doigts, pour t'avertir et te convaincre qu'ils sont autour de toi, qu'ils peuvent communiquer avec toi-même. »

Tes paroles ne sont-elles pas bien en situation?

Aussi, à cet instant solennel où des amis sincères, profondément émus, entourent ce que tu laisses à la terre, ce qui fut l'instrument énergique des manifestations de ta pensée, ai-je cru devoir les associer à l'expression des sentiments que j'adresse à toi, notre glorieux maître.

Nous te retrouvons tel que nous t'avons connu, avec le charme de ta sympathique figure modelée par le sentiment et la pratique du bien. Nous te voyons tel que tu étais, quand tu exerçais ta puissante attraction sur un auditoire tenu sous le charme de ta voix magnétique, et de ta parole éloquente.

Parmi tes amis ici présents, il en est qui ne partagent pas nos convictions et qui ne vont pas me suivre dans cet entretien d'outre-tombe, ils t'aimaient, ils m'écouteront.

Plusieurs millions d'êtres pensent que la vérité spirite est de celles qui exercent la plus grande influence sur les destinées de l'humanité.

Tu crois à la *pluralité* des existences comme à la responsabilité de tes actes : rassure les craintifs sur ce moment tant redouté qui n'est qu'une transformation après laquelle on est rendu à la vie ; et dis-nous comment tu entends ces deux vers qui s'offrent à mon souvenir :

« La mort est le réveil d'un sommeil agité,

« Et le premier jalon de l'immortalité ! »

Président invisible, exerce sur nous dans la pratique du magnétisme thérapeutique ta salutaire influence aux moments de difficiles passages. Initie-nous à la connaissance plus approfondie des grandes forces de la nature, aux composés de l'homme, âme, fluide et corps. Dis-nous si nous avons en nous la force qui ranime les nerfs moteurs éteints par de funestes substances ?

En simplifiant la pratique du magnétisme tu t'es rapproché des préceptes de Jésus à ses disciples, tu as ouvert la grande porte par où cette puissance va faire son entrée dans la famille par la famille.

Chez l'humble comme chez le riche, le mieux doué de cœur et de santé va porter au foyer la médecine de l'avenir.

Ton grand regret était de laisser tes dernières pensées dans le silence de l'oubli, par manque d'interprètes zélés pour la cause ; tu vas poursuivre ta noble tâche, et transmettre à la postérité ton œuvre dernière enrichie d'aperçus nouveaux, grâce aux horizons que tu viens de découvrir et que tu ne faisais qu'entrevoir.

Ton bonheur ne devait plus être de ce monde. Celle qui a fait la dernière étape de ton voyage terrestre moins isolée, avait espéré goûter encore pendant quelques années, le charme de ton esprit, et t'aider à vivre à ses côtés sans souci du lendemain, ce

bonheur lui a été refusé ! elle n'a pu que rendre ta désagrégation moins pénible, en t'enveloppant de son dévouement, de son affection si vivement appréciée par toi.

Laisse-moi te dire combien je suis heureux que tu aies offert aussi à ma sympathie dans ces moments douloureux, l'occasion de se manifester dans la mesure de mes forces et de mon cœur.

En recevant les éfluves dont tu m'as appris à faire usage, tu as resserré les liens qui déjà unissaient nos âmes.

Au revoir, cher Maître, en attendant le suprême rendez-vous, viens souvent à notre appel, assiste-nous ; mets ta science dans nos esprits et ta générosité dans nos cœurs. Rends-nous grands et bons comme toi, en nous pénétrant de cette pensée dont tu faisais une auréole à chacun de tes ouvrages.

« La vérité, n'importe par quelle bouche, le bien n'importe par quelles mains. »

### Discours de M. Leymarie

M. P. G. Leymarie, a improvisé ce qui suit ; nous le reproduisons aussi fidèlement que possible :

Mesdames, messieurs : Un orateur a affirmé que le baron du Potet entrait dans l'immortalité ; je tiens à affirmer que, avant la mort de ce maître vénéré, cette immortalité existait.

Pendant sa longue carrière, ce novateur a prouvé sa puissance ; les hommes instruits, venus de tous les pays, qui ont suivi ses cours, écouté sa parole inspirée, convaincue, incisive, bien constaté la concordance des faits avec la théorie, aimaient cet *Initié* dont la vie est irréprochable.

Tous ces adeptes du mesmérisme portèrent le nom de Du Potet, dans les deux Amériques, en Océanie, en Afrique, en Europe, en Asie ; on le vénère depuis Calcutta et Ceylan jusqu'aux confins du Thibet.

Il y a trois ans, la Société Théosophique de New-York envoyait Mme Hélène Blavatsky, son secrétaire, et le Colonel Olcott, son président, dans l'Inde, pour étudier le sanscrit, la langue mère, et s'initier aux secrets de l'occultisme des Brahmes et des Bouddhistes ; ces philosophes voulaient retrouver, dans la plus antique des civilisations, ce que l'homme est réellement, quelles sont ses destinées.

Alliés aux savants, aux prêtres de toutes les castes sacerdo-

tales, et convaincus, après avoir étudié les documents les plus rares des bibliothèques sacrées, que la vieille tradition qui fit la grandeur de l'Inde, se perdait, ils ont créé des cours techniques dans les principales villes, unis entre eux les chefs des religions qui dominent de Ceylan au Thibet, pour faire cette révolution, cette évolution morale : L'affranchissement intellectuel de 450 millions d'hommes, leur unité par l'amour les uns des autres, en dehors de toutes idées politiques et religieuses.

L'instruction, l'éducation, voici le moyen ; les théosophes sont considérés comme des sauveurs par ces peuples. Le conseil général, composé de personnalités instruites, les plus considérables dans cette vaste agglomération humaine, prit cette décision, il y a deux ans : « Le baron du Potet étant un *Initié* qui connaît la loi, qui la met en évidence par l'art de magnétiser, par ses conceptions supérieures, a sa place parmi nous ; il sera membre honoraire et supérieur de notre Société »

Correspondant et membre de cette grande association, je reçus un parchemin que je transmis au baron ; sa réponse au Colonel Olcott, fut celle d'un esprit élevé, d'un voyant.

Cette immortalité conquise de son vivant, par Du Potet, est bien un fait ; notre correspondance avec les personnes studieuses de tous les pays le prouve avec surabondance ; partout on traduit ses œuvres.

Que penseraient ces étrangers, s'ils étaient à même de voir si peu d'élèves réunis autour du cercueil du Maître ? décédé à Londres, à Madrid, à Pétersbourg, à Calcutta, à New-York, à Rio de Janeiro, le corps du baron eut été suivi par une foule innombrable ; nous croyons que la presse, si intelligente, n'a pas été mise à même d'annoncer la mort corporelle du grand professeur en magnétisme, du philosophe universellement connu, qui, à Paris, a des élèves par milliers.

Au nom de la Société théosophique et des 450 millions d'habitants qu'elle représente, qui croient en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la pluralité des existences, salut à l'Esprit éminent dont le corps va reposer ici, à l'esprit qui nous voit et qui nous entend.

Cher et vénéré baron de Paris, vous avez rayonné vers tous les points de la terre, et cette vie que vous avez semée à tous les vents, qui a relevé, réchauffé tant d'âmes, nous reviendra de la circonférence au centre ; Paris ne peut vous oublier, un jour ses habitants vous élèveront une statue. »

NOTA : « Au cimetière Montmartre, sur la tombe du baron Du Potet, un orateur a parlé au nom d'Allan Kardec, *qu'il représentait*; c'est une afféterie singulière, que celle-là. une vanité tant soit peu étrange, les grands morts n'ayant pas besoin d'être représentés. »

A cette remarque d'un docteur magnétiste, un orateur qui avait parlé, ajoutait celle-ci : « Je pourrais aussi, avec outrecuidance, déclarer que je suis le représentant du baron du Potet, dont je n'ai ni le talent ni le génie; je préfère, parler au nom de quelques amis dont je connais la pensée, ne voulant point être ridicule, me substituer à tous et mériter le *risum teneatis amici*. Contentons-nous de jurer sur la parole des maîtres, *Jurare in verba magistri*. »

Docteur C...

---

#### DISCOURS PRONONCÉS SUR LA TOMBE DE JOSÉPHINE CARRIER.

A cet enterrement spirite et civil, le père et la mère étaient présents, on remettait, à la terre, le corps de leur fille unique.

Après la prière pour un Esprit qui vient de quitter ses organes, M. Pichery a lu les paroles suivantes :

« Avant de confier à la terre la dépouille mortelle de notre sœur et amie, permettez-moi de prononcer quelques mots, pour vous dire ce qu'était Joséphine Carrier.

Elle n'avait que 20 ans et sortait à peine de l'enfance, et cependant, elle était l'une de nos plus anciennes spirites parisiennes; elle a eu cette faveur d'être connue et affectionnée, par notre vénéré maître Allan Kardec.

Née de parents spirites très convaincus, elle fut élevée dans l'étude de notre bien-aimée doctrine; toute jeune elle était bon médium, favorisée de belles facultés; sa vie terrestre s'est condensée en un seul mot : *Devoir*.

Elle possédait l'amour des siens, elle avait aussi l'amour de la grande famille universelle; elle a affirmé sa foi jusqu'à son dernier souffle, car le spiritisme était pour notre sœur un culte, une religion, la connaissance parfaite de Dieu.

Joséphine Carrier ne peut nous laisser des regrets, nous n'avons d'elle que de bons souvenirs; la mort n'a atteint son organisme, que pour changer une existence pleine de souffrances en une félicité réelle, effective. Comme elle fut le modèle des filles et l'exemple de toutes les vertus, nous avons cette conviction, que, de son séjour actuel, dans

les sphères éthérées, elle continue à veiller sur nous tous, ses frères en croyances ; elle nous inspirera, pour établir entre nous une solidarité fraternelle, qui puisse resserrer les liens qui nous unissent déjà.

Cher Esprit, inspirez à vos parents si éprouvés, la force, le courage, la résignation, pour supporter cette séparation matérielle, et attendre votre réunion dans un monde meilleur ; là, nous nous retrouverons pour pratiquer tout ce que nous recommandent nos amis désincarnés : l'amour, la charité, la fraternité, la solidarité. Au revoir sœur aimée, que cette terre te soit légère ; reçois notre hommage et notre baiser bien cordial. »

*M. P. G. Leymarie*, dans une improvisation rapide, a dit à peu près ces paroles :

Mes sœurs, mes frères : Joséphine Carrier aimait le travail, sa maison, elle adorait son père et sa mère, elle était charitable pour tous ; elle fut le modèle des filles et chacun se rappelle sa douceur et sa modestie.

Comme ses parents si grandement éprouvés, elle croyait à une autre vie, dans laquelle l'âme dégagée de la matière, est d'autant plus heureuse qu'elle aura été sur la terre, bonne, clément, loyale et pure ; elle est partie, la conscience en paix, doucement, après avoir supporté des souffrances affreuses.

Cette consolante certitude de survivre à la mort, de venir même se réincarner parmi ses semblables, soit pour seconder le progrès incessant que fait notre humanité, soit pour payer les dettes morales contractées dans une existence passée, doit être la sauvegarde de tous ceux qui souffrent, de tous ceux qui consacrent leur vie au bonheur de leurs frères en épreuves.

En vertu de cette loi de réincarnation, nous sommes certains que l'Esprit d'Honorine, dégagé du corps qui est sous nos yeux, attiré par nos vœux, assiste, invisible à cette cérémonie à laquelle prennent part des spirites dévoués ; oui elle nous écoute, nous voit, et c'est Honorine, notre bien-aimée sœur, qui soutient le courage de son père et de sa mère.

O vous qui pleurez vos enfants, ceux qui animaient le foyer de famille, que vous avez bercés dans vos bras et pressés si souvent sur votre cœur et sur vos lèvres, regardez M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Carrier, venus ici pour bien certifier que malgré leur immense douleur, causée par la matière qui proteste, ils ont conservé toutes leurs croyances, et bien intacte leur foi dans l'immortalité de l'âme, dans le doux commerce qu'ils auront avec leur fille chérie. Honorine n'est point morte, elle

s'est transformée, car rien ne se perd, tout se retrouve ; que l'exemple de ces affligés, restés si courageux et énergiques, nous rende forts à notre tour ; trempions notre caractère dans les luttes de chaque jour, et n'ayons que ce noble but, aimer, être utile, propager les vérités salutaires.

Au revoir, chère Honorine, douce sœur, intelligence supérieure ; apprends-nous le dévouement, protège-nous en venant nous conseiller, nous diriger, nous soutenir dans nos défaillances et nos douleurs. »

M<sup>me</sup> Carrier a adressé quelques adieux à ce corps tant aimé, et donné rendez-vous à l'esprit de sa fille.

M<sup>r</sup> Carrier en formulant le même ordre d'idées, a remercié tous les assistants, devant cette tombe qui semble les laisser isolés, tandis qu'ils entrent, dès aujourd'hui, en communion plus complète d'idées, avec l'Esprit qui habitait les organes dont il s'est délivré.

Cette cérémonie touchante, avait vivement ému, non seulement les spirites, mais d'autres affligés, qui, en accompagnant leurs morts, prouvaient leur profond désespoir, par des cris et des pleurs ; ils écoutaient étonnés, surpris, M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Carrier, affirmer la puissance de la vie.

---

### Au sujet des conférences spirites.

Je vous adresse ci-inclus, en un mandat sur la poste, la somme de cinquante-et-un francs cinquante cent., montant des souscriptions à l'œuvre des conférences spirites, dont détail ci-dessous :

20 fr., souscription annuelle de mon père (voir *Revue* du mois d'août 1880). 5 fr., Jésupret Jules (moi). 3 fr., Jésupret Henri, 3 fr., Mlle Marie Jésupret, 2 fr. 50, Pierre François, 1 fr. 50, De Lellio, 3 fr., Dargand, 4 fr., Meurin, 4 fr., Masclet, 2 fr. 50, Léon Davaine, 1 fr., Bavay, 1 fr., Mlle Davril, 1 fr., Natiez.

J'espère que d'autres personnes cotiseront ultérieurement.

C'est avec un profond regret que je constate le peu d'empressement de nos frères à souscrire à cette œuvre si éminemment utile des conférences spirites. Le moment d'agir est cependant venu. Tout s'ébranle aujourd'hui, l'on sent vaguement dans l'air comme un besoin d'affranchissement intellectuel. L'humanité affolée ne sait plus de quel côté diriger ses pas, elle hésite, elle vacille entre un matérialisme grossier qui l'effraie et des dogmes impossibles qui lui répugnent.

Cet état transitoire ne peut durer, le progrès étant une loi divine,

tôt ou tard il faut que la vérité brille pour tous. Il est de notre devoir, à nous spirites, de hâter cette éclosion, en popularisant dans les masses, notre doctrine si consolante et si vraie. Ne sommes-nous pas les missionnaires du Seigneur et les pionniers de la religion de l'avenir? Dieu ne nous a-t-il pas donné en naissant notre tâche à remplir? N'avons-nous pas pour mission de faire le bien, de répandre le plus possible la vérité et la lumière? n'est-ce pas faire le bien que de consoler ceux qui souffrent et n'est-ce pas prêcher la vérité que d'enseigner une doctrine toute d'espérance et d'amour? Tous, nous devons accomplir ce devoir, sous peine de nous préparer pour l'avenir de cuisants regrets, car lorsque la mort nous aura rendu la liberté de l'espace, à l'état d'Esprit nous jugerons mieux ce que nous aurons fait et ce que nous aurions pu faire dans l'intérêt de nos frères. Aussi, tous devons-nous, dans les limites de nos moyens, concourir à l'œuvre sublime de la rénovation sociale et religieuse, par la parole, par le livre ou par l'argent qui est le nerf de la guerre. Et quelle guerre plus noble et plus sainte que celle entreprise contre l'ignorance, le fanatisme et l'orgueil des castes qui essayent encore de tenir notre pauvre humanité enfermée dans un réseau de superstitions grossières.

Notre doctrine ne pourra définitivement s'implanter, et porter ses fruits, que lorsque les hommes auront compris que le lien immense de solidarité qui les unit les uns aux autres, et lorsque l'amour du vrai, du juste, du beau et du bien, aura remplacé l'égoïsme, cette plaie sociale qui envahit toutes les classes de la société.

Mon père vous prie d'informer nos frères en croyance, de la région du Nord, qu'il se tient à leur disposition pour les conférences projetées; il le fera à ses frais, dans un rayon de dix lieues, les moyens dont il dispose, ne lui permettant pas de faire plus pour le moment. Nous nous sommes entendus dimanche dernier avec notre ami Bonnefont pour organiser, à plus bref délai possible, nos conférences spirites. Nous avons convenu que les conférences seront toujours données par deux d'entre nous, qui traiteront chacun un sujet spécial, soit la partie scientifique, soit la partie philosophique du spiritisme.

Votre tout dévoué frère en croyance, J. JÉSUPRET fils.

Douai, juin 1881.

---

### Bibliographie

*Les hommes célèbres, caractérisés par leurs noms, par J. de Caze-neuve* (1). — Notre excellent ami et frère en croyance, M. J. de Caze-neuve, bien connu d'un grand nombre de spirites et de tous les lecteurs du *Journal du Magnétisme*, dont il est un des principaux collaborateurs, a

(1) Paris, librairie du Magnétisme, ou chez l'auteur, rue Legendre, 75.

fait paraître le premier volume de son ouvrage annoncé par la presse : *Les hommes célèbres caractérisés par leurs noms*.

C'est un livre profondément pensé et écrit avec conscience et talent ; c'est « un livre de bonne foi, » à chaque ligne duquel éclate la conviction profonde de l'auteur. Il y a là de la science, le produit de longues et consciencieuses recherches, et aussi de l'inspiration, chose précieuse surtout pour les spirites.

Notre ami se propose de mettre dans sa galerie, un grand nombre de personnages connus à divers titres et dont la célébrité est due aux causes les plus opposées. Après les grands hommes, nous aurons les grands brigands, ceux dont les crimes ont épouventé les populations ; et dans le nom de chacun d'eux, M. J. de Cazeneuve a trouvé les indices de leur caractère, et pour ainsi dire, l'annonce de leurs destinées. La règle ne peut pas se généraliser, mais il suffit qu'elle s'applique d'une manière indéniable à un certain nombre de personnalités dont l'étude a été consciencieusement faite, pour qu'elle appelle l'attention des chercheurs et la discussion des hommes de science.

M. de Cazeneuve a été aidé dans son œuvre, par M. Lévy Bing, auteur de la *Linguistique dévoilée*. « Ce savant lui a fourni des documents étymologiques du plus haut intérêt, qui achèvent de donner à cette œuvre un caractère véritablement scientifique, car l'hypothèse disparaît, pour faire place à la certitude. »

Cette phrase, empruntée au *Journal du magnétisme* de juin 1881, donne l'opinion des hommes compétents sur cette œuvre magistrale, pour le succès de laquelle nous faisons les vœux les plus sincères.

Tous ceux qui ont lu ce premier volume voudront le relire encore, car il y a là des choses bien intéressantes et qui se présentent sous des aspects nouveaux à mesure qu'on y apporte de nouveau une attention soutenue. Il contient six études, remplies d'un intérêt véritable, sur : Lamartine, Mme de Lamartine, Camille Flammarion, Victor Hugo, le baron du Potet. Ce sont des études qu'on lit et relit avec un plaisir toujours nouveau, mais qu'on n'analyse pas.

Ce que nous pouvons dire, c'est que l'idée spirite s'y trouve dans toute sa plénitude, que le spiritisme y coule à pleins bords et que le succès de notre ami de Cazeneuve sera un succès réel pour tous les membres de la grande famille spirite ; tous voudront connaître cet ouvrage qui, sans prononcer le mot spiritisme, doit faire salarier une partie dans la propagande universelle.

Le succès d'un spirite est le succès de tous ; aussi souhaitons-nous à l'auteur de cette œuvre nouvelle le même succès que nous nous souhaiterions à nous-même. Le spiritisme est dans l'air ; beaucoup s'en font inconsciemment et bien malgré eux, les propagateurs. Heureux ceux qui, comme notre ami M. de Cazeneuve, s'y donnent tout entiers ! L'inspiration les récompense.

E. CORDURIÉ.

---

*L'âme et ses manifestations à travers l'histoire* (1). — Eugène Bonnemère. L'écrivain distingué, l'historien exact et consciencieux à qui l'on doit *Histoire des Paysans*, *l'Histoire des Camisards* et celle de *La France sous Louis XIV*, vient de couronner dignement sa carrière en écrivant ce nouveau volume, et la Société scientifique d'études psychologiques s'est honorée elle-même, en lui attribuant le prix Guérin destiné au meilleur ouvrage sur cette question : Rechercher quelles ont été à travers les âges et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religion,

(1) 3 fr. 50 port payé.

des grands philosophes, sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans d'autres mondes sidéraux. »

Rien de plus instructif et de plus attachant que ce livre d'histoire où le lecteur voit défiler sous ses yeux toutes les civilisations et toutes les races, venant raconter leurs idées religieuses ou philosophiques, et témoigner de leur commune croyance à la vie d'outre-tombe et aux relations effectives entre les âmes des morts et celles des vivants.

Cette croyance aux Esprits aux âmes des morts, la première qui se manifeste chez l'homme primitif et à tous les degrés de l'état sauvage, l'auteur nous la montre dans toutes les religions du passé, dont elle fait le fond commun. Il nous la fait constater chez les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, en Egypte et dans l'Inde, dans la Chine où elle n'a pas cessé de persister au sein des trois cultes qui s'en partagent les populations. Il nous la signale dans la Grèce et l'Italie, en Gaule et en Scandinavie, en Judée et enfin dans le Christianisme et le Mohométisme.

Ajoutons que ce livre est écrit d'un style clair et sobre de développement, qu'il est plein de faits et animé d'une douce et sereine philosophie, toute faite de lumière et de bons sens. On peut le recommander à tous les amis de la vérité, à quelque opinion, à quelque croyance qu'ils appartiennent, et tout particulièrement aux Libres-Penseurs qui aspirent à quelque chose de mieux que les jouissances bestiales de la matière et s'inquiètent du but de la vie, du progrès de l'humanité et de la solidarité qui nous unit à tous les êtres.

Ch. FAUVETY.

*Le Spiritualisme dans l'histoire*, M. Rossi de Giustiliani, professeur de philosophie à Smyrne, a obtenu aussi, l'honneur de voir son ouvrage couronné, il avait concouru au prix Guérin.

Son ouvrage bien moins volumineux que celui de M. Eugène Bonnemère n'en est pas moins, plein de belles et judicieuses recherches qui prouvent l'érudition de l'auteur.

Ce volume se vend 3 fr. port payé.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE comble une lacune profonde dans l'instruction publique, félicitons l'auteur de cette œuvre, M. Camille Flammarion. 10 fr., avec port 12 fr., relié 16 fr.

Aventures d'Isidore Brunet. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Le doute. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. L'esprit consolateur. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Entretiens sur le spiritisme. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. Recherches sur le spiritualisme. 3 fr. 3 fr. 85 port payé. Collection générale par A. Babin. — 8 fr. 50, 10 fr. port payé. Spiritisme devant la science. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. — Notions d'astronomie de A. Babin, nouvelle édition

M. de Turck, ancien diplomate, a fait imprimer un essai de catéchisme spirite, vendu 0,40 centimes et 0,50 centimes, port payé; c'est une brochure instructive, bien faite, déjà traduite en plusieurs langues, preuve que M. de Turck a touché juste.

LES CHRYSANTHÈMES DE MARIE, l'œuvre remarquable de M. C. Chaigneau dont la *Revue* a parlé le mois d'octobre 1880, s'enlève rapidement; l'éditeur, prépare la deuxième édition de cet ouvrage inspiré, profondément médianimique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

LA COSMOGRAPHIE VULGARISÉE de M. Tremeschini, ingénieur et astronome, est un tableau avec les mondes en reliefs de 0<sup>m</sup> 60 sur 40; l'auteur le laisse à 5 fr. 25 au lieu de 7 fr., aux spirites : il y a une caisse qui coûte 1 fr., plus le port à la charge du destinataire, chaque famille doit avoir ce tableau utile.

*Le Gérant*: H. JOLY.

Paris, typ. de M. DÉCEMBRE, 326, rue de Vaugirard.